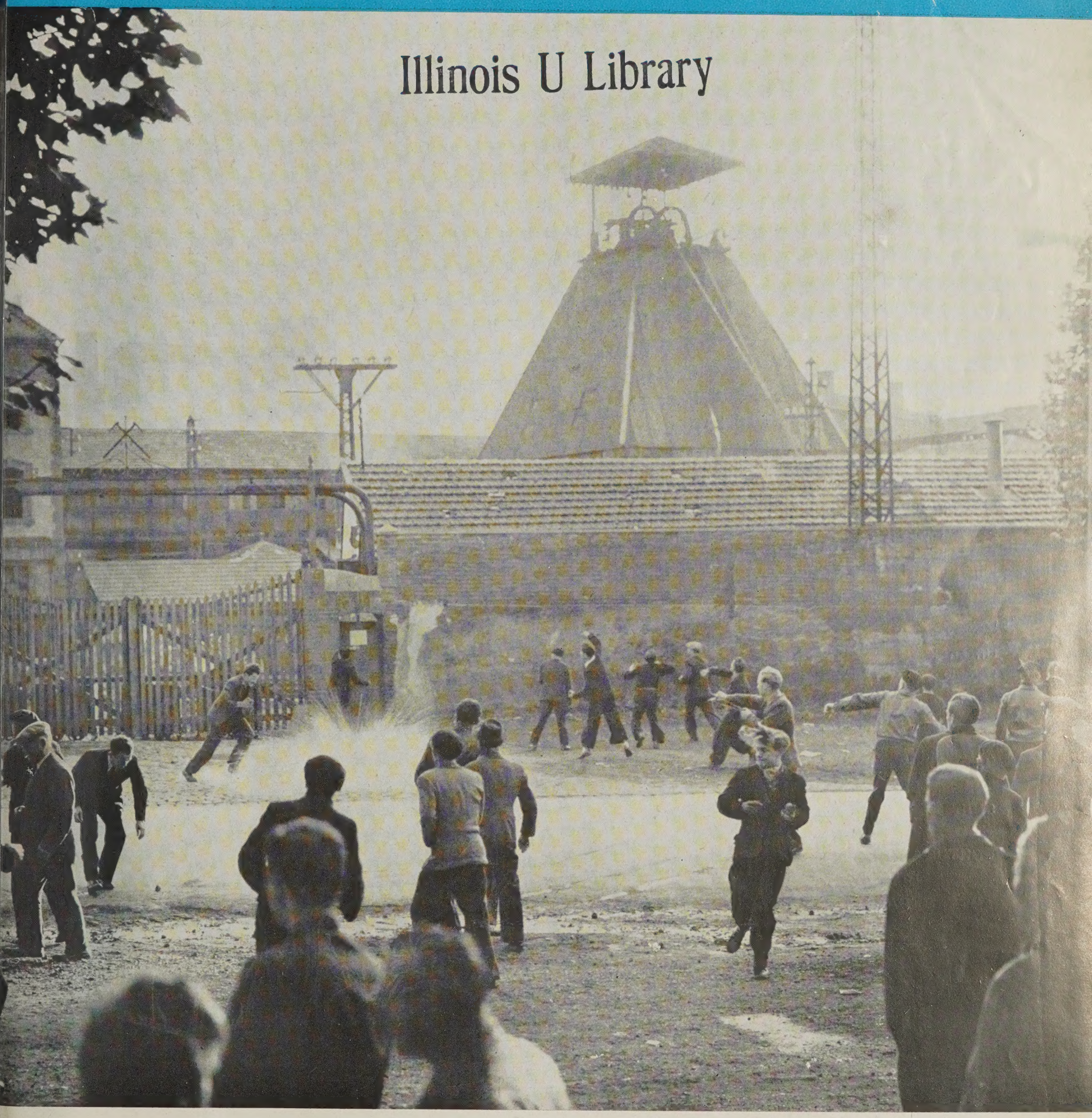
France
ILLUSTRATION

N° 159 — 30 OCTOBRE 1948 — 60 FRANCS

Illinois U Library



QUATRIÈME SEMAINE DE LA GRÈVE DU SOUS-SOL

Au puits Villiers, à Saint-Etienne, de jeunes grévistes lapident les forces de l'ordre qui assument la protection des installations de sécurité. Les C. R. S. ripostent de l'intérieur par des grenades lacrymogènes. C'est pour tenter de mettre fin à de telles scènes que le maire de la ville à lancé un appel aux grévistes. Phot. *A. P.*

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

Les lecteurs et les abonnés de France-Illustration *sont trop avertis des difficultés économiques du moment pour que nous ayons à leur exposer en détail les charges nouvelles qui accablent la Presse.*

Dans le désarroi actuel, une observation réconfortante s'impose cependant : le goût du travail bien fait et des belles choses persiste en France et les manifestations intellectuelles de notre pays continuent à rayonner sur le Monde.

Dans cet esprit, France-Illustration, *qui s'honore d'être la publication française la plus répandue à l'Etranger, tient à conserver le prestige qui s'attache à son nom et elle croit pouvoir s'autoriser de cette volonté pour demander à ses abonnés et lecteurs de l'aider dans sa tâche de plus en plus difficile :* nous sommes, en effet, dans l'obligation de fixer à 100 francs notre prix de vente à partir du prochain numéro daté 6 novembre.

Cependant — désireux de reconnaître la fidélité de ces précieux auxiliaires de la puissance d'un journal que sont les abonnés — nous avons établi nos nouveaux prix d'abonnement en les basant sur le taux de 80 francs le numéro, au lieu de 100. *(On trouvera ci-dessous le tarif détaillé de nos quatre catégories de souscriptions* APPLICABLE A PARTIR DU 1er NOVEMBRE.)

Nous sommes persuadés que tous nos amis comprendront cet état de choses qui nous est imposé par les circonstances et, fiers de leur sympathie, nous continuerons à multiplier nos efforts pour leur donner satisfaction.

FRANCE-ILLUSTRATION.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT
A PARTIR DU 1ER NOVEMBRE

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	18,60	dollars	23.70	24,10	29,20
	6 mois..	9,30		11,85	12,05	14,60
SUISSE.	Un an....	75,10	francs suisses	95,80	97.30	118,04
	6 mois...	37,55		47.90	48,65	59,02
PORTUGAL.	Un an ...	463,50	escudos	591,60	601	728,90
	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45

AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Illinois U Library

Vous placeriez volontiers de l'argent à condition de pouvoir le retirer très vite en cas de besoin.

Achetez des

BONS DU TRÉSOR

à

intérêt progressif

Trois mois après l'émission ils sont remboursables à vue sans aucune formalité. Si vous les conservez, le taux d'intérêt augmente de trimestre en trimestre.

Prix d'émission : 9.950 francs

remboursables

après 3 mois à 10.000 frs	après 12 mois à 10.200 frs
après 6 mois à 10.060 frs	après 15 mois à 10.290 frs
après 9 mois à 10.130 frs	après 18 mois à 10.390 frs

3

ECLAT-PUBLICITÉ

Daum

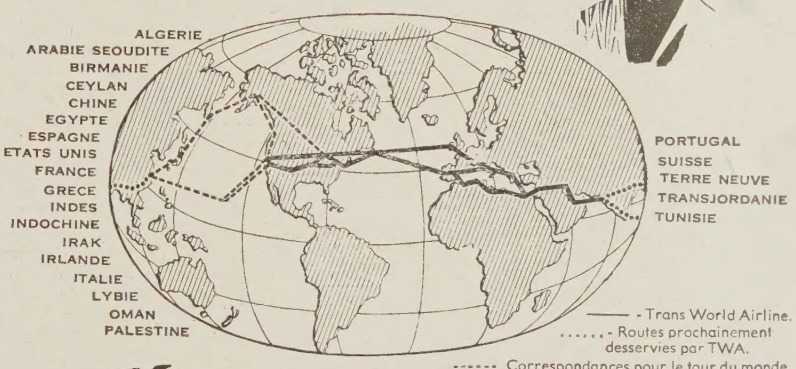
CRISTALLIER D'ART

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS : 82, RUE DE PARADIS — PARIS

Voyagez par

TWA

pour tous les points du monde.



—— - Trans World Airline.
. . . . . - Routes prochainement desservies par TWA.
- - - - - Correspondances pour le tour du monde.

Pas de frais pour les délicieux repas servis en cours de vol. Pas de pourboire. Vous ne payez que le prix exact indiqué sur l'horaire TWA.

Votre équipage TWA (sept personnes) a, à son actif, des millions de kilomètres parcourus en avion autour du monde. Sa maîtrise vous assure un voyage confortable.

Votre agence de voyages vous aidera à établir les plans de vos déplacements et à faire vos réservations TWA. Les tarifs sont d'une modicité surprenante.

Passagers
101, Champs Élysées, Paris
Tél. BALzac 10-83
Frêt
24, rue d'Enghien, Paris
Tél. PROvence 79-80

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

Faites vos expéditions petites et grandes par Cargo Aérien TWA. Rapide ! Sûr ! Tarifs les plus bas depuis la fondation de la TWA.

VISITE PRÉSIDENTIELLE AU SALON DE L'AUTO

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, au cours de sa visite au Grand Palais, s'est, comme chaque année, longuement arrêté au Stand BAROCLEM, où il a vivement félicité M. Barrault, l'actif dirigeant de la grande firme de Courbevoie, pour la qualité et l'importance de ses productions.

UNE MANIFESTATION FRANCO-AMÉRICAINE

Mr. C. B. THOMAS, président de la CHRYSLER EXPORT CORPORATION, recevant de Mme Parish les ciseaux avec lesquels il coupa le traditionnel ruban d'inauguration de la nouvelle et très moderne station-service des ÉTABLISSEMENTS PARISH & Cie, à Neuilly.

LES NOUVEAUTÉS BREVEX

TOUJOURS à la recherche de la sécurité du confort et de l'élégance, BREVEX présentait au Salon ses dernières nouveautés, qui intéressèrent tout particulièrement les nombreux visiteurs.

Ils purent se rendre compte que pour éviter les ennuis et les pannes d'allumage il convient d'équiper leur voiture d'un *Inverseur Alterna Brevex*, qui peut être monté instantanément à l'emplacement prévu primitivement pour la bobine. Un simple contact permet d'avoir toujours en secours une bobine et un condensateur.

Ils s'intéressèrent également à *Hydrostat*, le dispositif idéal de sécurité pour freins hydrauliques. *Hydrostat* garantit d'une façon sûre et permanente, en arrêtant automatiquement et instantanément la fuite d'huile, gardant ainsi dans la canalisation hydraulique la pression initiale nécessaire au fonctionnement des freins. *Hydrostat* se monte sur chaque flexible de roue en quelques minutes et sans aucune modification.

Ils apprécièrent le *Contacteur Superbiné Brevex*, qui réunit neuf commandes des différentes sous le volant en un appareil de faible volume qui constitue pour la voiture un complément d'élégance.

Enfin, pour le confort et l'agrément de l'automobiliste, Brevex présentait au Salon sa dernière création, *Dialux*, qui eut un véritable succès auprès des nombreux visiteurs. En effet, ce petit appareil d'une élégance incontestée, placé sur le tableau de bord, permet de recevoir tout en roulant, par simple pression du doigt, une cigarette tout allumée. Les automobilistes furent séduits par cette ingénieuse création.

BREVEX, 17, rue des Ponchettes, Nice.

LE LANCEUR BENADA

NOUS avons particulièrement remarqué au Salon de l'Automobile le stand BENADA, « Le Ruban bleu du Démarrage », dont toute la production s'est imposée sur le marché, tant par ses qualités incontestables que par sa présentation, acquérant ainsi une place véritablement prépondérante dans cette branche.

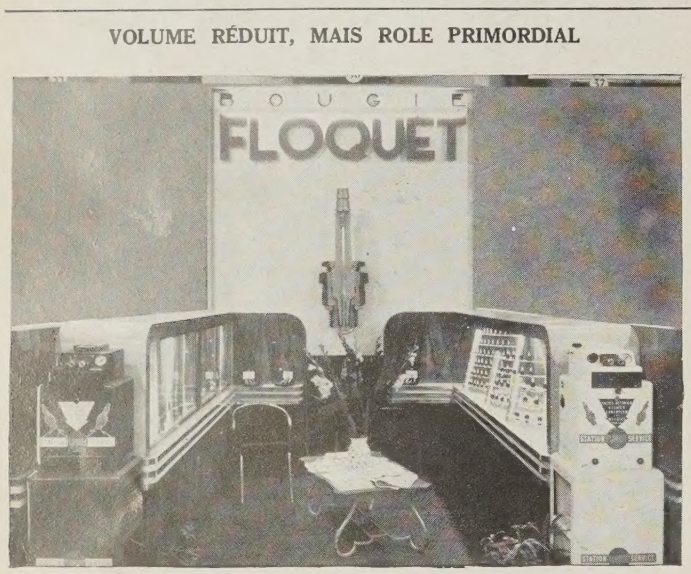
Nous rappelons que le lanceur Bénada assure un minimum de 20.000 démarrages, jamais de ressorts cassés ; il est pratiquement inusable.

Les acheteurs étrangers ont été tout spécialement intéressés par cet appareil.

MOLLIET, constructeur, 69, rue J.-J.-Rousseau, Suresnes (Seine). Tél. LON 15-99.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS
APRÈS LE SALON DE L'AUTOMOBILE

VOLUME RÉDUIT, MAIS ROLE PRIMORDIAL



TIRANT le meilleur parti possible de l'emplacement limité désigné par le sort, les dirigeants de l'équipement réputé qu'est la Bougie FLOQUET ont réussi à démontrer clairement les qualités remarquables de leurs fabrications et de leurs Stations-Services Bougies, si utiles pour tous ceux qui entretiennent, réparent et servent l'automobile.

Un Stand qui a été particulièrement remarqué.

POUR CONDUIRE EN SÉCURITÉ

LE bras indicateur de direction — qui est d'ailleurs réglementaire — est le seul signal visible en tout point, de jour et de nuit, qui permette de prévenir efficacement avant de virer.

Les indicateurs Marchal, de présentation élégante, sont très robustes et fonctionnent parfaitement avec une consommation réduite.

Marchal lance actuellement un nouveau « commutateur à minuterie » avec lequel les bras sont automatiquement rabattus au bout de quelques secondes. Cet appareil vous libère de toute préoccupation, supprime les oublis et évite les contraventions.

Quels que soient vos bras, améliorez-les en montant une minuterie Marchal.

Pour paraître dans cette rubrique,
adressez-vous à :
LA PUBLICITÉ MOULIN,
6, rue de Milan, Paris (9e).
Tél. : TRI. 45-11.

APRÈS HUIT ANS D'ABSENCE FORCYL RENAIT ET RÉNOVE

IMMÉDIATEMENT, sans immobilisation, les moteurs fatigués, l'usure des cylindres, pistons, soupapes ; cette opération, vous l'effectuerez vous-même et vous retrouverez une voiture neuve pour 450 francs. Envoi à lettre lue, contre remboursement 500 francs. Notice gratuite sur demande.

COMPTOIR FRANCO-AMÉRICAIN, 55 *bis*, rue de l'Assomption, Paris. Tél. AUT. 49-51.

ESSENCE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

VOTRE *moteur avant guerre ne cliquetait pas. Pourquoi le fait-il aujourd'hui?*

L'allumage, le carburateur et les soupapes sont correctement réglés, et pourtant, aux reprises, un bruit inquiétant vous oblige soit à corriger l'avance (lorsque cela est possible), soit à soulager l'accélérateur.

En côte, le moteur peine lamentablement : cause mécanique? NON...

L'ESSENCE... l'essence actuelle, bien entendu, est seule en cause.

Le meilleur metteur au point est impuissant.

Le carburant que nous distribuent parcimonieusement les services de la répartition est lourd et de qualité secondaire, d'autres éléments viennent parfois transformer en un mélange inqualifiable une essence déjà pauvre.

Les laboratoires A. & P. lancent, après CONCENTRUM SUPER DYNAMIC 48, le SUPER CONCENTRUM 49, qui supprime radicalement le cliquetis, preuve incontestable de la richesse du carburant ainsi obtenu.

La présentation en boîte de dix ampoules scellées est originale, son prix modique (46 francs l'ampoule, dose pour 20 litres d'essence) rend la dépense nulle étant donné l'économie de carburant réalisée.

C'est une exclusivité ELFO, qui a eu un vif succès au Salon de l'Automobile.

La boîte de dix ampoules, franco, port et emballage : 520 francs.

Établissements ELFO, 5, avenue Émile-Massard, Paris (17e). Tél. : ETO 37-14.

EN MARGE DU SALON...

NOS interviews des visiteurs et des exposants.

A notre question : « Quel est à votre avis le secret d'une vie agréable ? » nous avons obtenu la réponse unanime suivante : dans la journée, une bonne voiture, élégante, rapide, munie de banquettes confortables et de coussins moelleux, en un mot, équipée de véritables PULLMAN ; puis, le soir venu, lorsque, satisfait mais fatigué, l'on rentre chez soi :

— une table savoureuse ;
— une femme souriante ;
— un sommeil parfait, réconfortant et indispensable, que seul un merveilleux matelas TRECA procure.

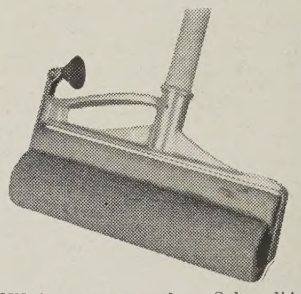
Exigez dans votre voiture l'équipement inimitable de vos sièges en garnitures souples à ressorts PULLMAN garanties contre tous vices de fabrication, et .....

chez vous, pour passer d'excellentes nuits, un matelas TRECA, parfaite synthèse du confort dans la literie, garanti douze ans par la Première Manufacture Française de Matelas à Ressorts.

Brochures documentaires franco sur demande BP, 99, Paris-17e.

ÉCHOS DIVERS

AVEZ-VOLS UN PONJO ?



NOUS avons remarqué au Salon d'Automne : le Ponjo.

C'est un ingénieux appareil ménager qui rend les nettoyages rapides, faciles et propres.

D'un prix modéré, il a sa place dans tous les foyers. On peut se le procurer au Service Vente-Réclame. ÉTABLISSEMENTS PONJO, 27, avenue de Lamballe, Paris (16e). Tél. : JAS. 90-23.

VACANCES TROP COURTES...

OUI, certes, et pour cause... mais vous pouvez prolonger l'effet bienfaisant de votre trop court séjour au grand air en utilisant un appareil OZONAIR.

Générateur d'ozone et d'oxygène naissant, cet appareil crée véritablement une atmosphère vivifiante comparable à celle de la campagne. C'est, en effet, l'oxygène naissant qui relève le taux d'oxyhémoglobine chez les sujets anémiés. OZONAIR détruit en outre les odeurs de cuisines, W.-C., tabac. Il ajoute ainsi au confort de l'habitation tout en assurant une hygiène meilleure. Au bureau, à l'appartement, à l'usine, utilisez OZONAIR. Fonctionnement électrique ; consommation nulle.

Notice franco : OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. : 24-10.

PAS DE COURANTS D'AIR DERRIÈRE VOTRE FENÊTRE

...si elle est équipée avec des joints métalliques Benoit. Par ce moyen rationnel, vous éliminez, en outre, les infiltrations de vent, pluie, bruit et poussières. L'économie de chauffage réalisée est de l'ordre de 35 %. Augmentation de la température de 4° à 6°. Posés en feuillure des fenêtres et portes, parfaitement flexibles et inoxydables, les joints Benoît sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

Des milliers de références.

Demandez la documentation n° 46 sans engagement de votre part aux Ets E. BENOIT ET CIE, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). PRO. 27-09. Agence et pose dans toute la France.

Représentant à Alger :
M. Heiles, Les Brises, Pointe-Pescade.

La Bonne Vinchée
LE VIN D'UNE ÉLITE
GRAND VIN VIEUX BOUQUETÉ. CORSÉ ET RACÉ. SOIGNÉ ET VIEILLI DANS LES CAVES
J. VINCHES
A NARBONNE

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 159 30 OCTOBRE 1948

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Phot. N. Y. Times.

LE GÉNÉRAL EISENHOWER PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ DE COLUMBIA

Ayant refusé de poser sa candidature à la Maison Blanche, le général Eisenhower entend se consacrer à l'Université de Columbia, où il a inauguré l'ouverture de la saison scolaire. Notre photographie représente le général arborant la cravate aux couleurs de l'Université.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

LE PANDIT NEHRU, premier ministre de l'Inde, arrivant de Londres, est accueilli à l'aérodrome du Bourget par sa sœur, qui, à l'Assemblée du palais de Chaillot, préside la délégation indienne de l'O. N. U.

A CASTELGANDOLFO, le secrétaire d'Etat américain, M. Marshall, a été reçu en audience particulière par S. S. Pie XII. Il s'est également rendu à Athènes pour étudier l'actuelle situation en Grèce.

A GROSBOIS, près de Boissy-Saint-Léger, la princesse de La Tour d'Auvergne a donné une réception en l'honneur des délégués à l'O. N. U. ; on y a remarqué M. Warren Austin et Sir Alexander Cadogan.

AU CHATEAU DE LA MUETTE, M. Robert Schuman et les autres représentants des pays adhérant au plan Marshall ont signé la convention des paiements en présence de M. Harriman, ambassadeur du Plan.

GARE SAINT-LAZARE on met la dernière main au « Train de la Reconnaissance », organisé en réponse au « Train de l'Amitié », qui va emporter aux Etats-Unis des présents venus de tous les coins de France.

PLACE DE LA CONCORDE les anciens combattants belges, après avoir participé à diverses cérémonies, sont venus se recueillir devant la statue érigée au Cours-la-Reine en l'honneur d'Albert I^er^, le Roi-Chevalier.

A LA HAVANE, les autorités constitutionnelles ont procédé à l'installation du nouveau président de la République cubaine, M. Carlos Prio Socarros, qui a succédé, en juin dernier, à M. Ramon Grau San Martin.

A MONZA, en Italie, le coureur français Jean-Pierre Wimille a remporté une brillante victoire, à l'occasion de l'inauguration d'un autodrome, couvrant en 2 h. 50' 44" 2/5 les 504 kilomètres du parcours.

M. LEON PIGNON, directeur adjoint des Affaires politiques pour la France d'outre-mer, a été nommé haut commissaire de la République française en Indochine, la mission de M. Bollaert ayant pris fin.

Sur la scène du palais de Chaillot, le Dr Evatt préside aux débats assisté de MM. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U., et Cordier.

O. N. U. SANS N. U.

CHOSES VUES

par Roger Céré

Le sentiment que nous avons des choses tient à leur éloignement dans l'espace et à leur recul dans le temps. L'espace les déforme tel un prisme, le temps les pare lentement par l'action de l'imagination sur les souvenirs. Le secret et le mystère qui les entourent nous les font croire autres qu'elles sont. Nous portons ainsi en nous-mêmes de superbes illusions que nous croyons être réalités. Nous répétons ces pensées en allant à la colline de Chaillot.

Les « Nations Unies », nées à San-Francisco, organisées à Londres, fixées à Flushing-Meadows, près de New-York, sont réunies à Paris depuis plus d'un mois. Elles n'ont plus pour nous ni éloignement ni mystère : nous pouvons les voir vivre, assister à leurs solennités, côtoyer les hommes qui en sont les acteurs, les voir manger après les avoir entendus parler. On peut se demander si quelque chose de ce que font ces hommes, aussi peu que cela soit, échappe à nos investigations. Et même de ce qu'ils pensent nous savons que nous allons être informés. Nous sommes envahis par une certitude aussi absurde que le mystère total. Nous n'avons ni l'éloignement, ni le recul, ni le secret pour nourrir notre admiration après nos premières visites au palais de Chaillot, où nous avons, un des premiers jours, fait une rencontre : un ambassadeur déjà âgé et depuis de nombreuses années retiré des affaires. L'Excellence errait dans les couloirs. Poussé par les uns, pressé par les autres, quelque peu bousculé, M. l'ambassadeur, ayant trouvé notre bras, nous dit : « Ce n'est pas un congrès, c'est une foire ! »

Jugement bien injuste, sans aucun doute, et plein d'amertume, auquel nous ne souscrivons pas, mais qui produisit ce « choc psychologique » fort à la mode. Et désormais les yeux bien ouverts, voici ce que nous avons vu.

Le palais de Chaillot est un palais très moderne ; il ne reste du palais initial que des souvenirs : celui, très lointain, du projet de Napoléon Ier, qui désirait élever une construction digne des nations qu'il voulait réunir sous son autorité, puis celui du Trocadéro, enfin celui de ce musée-théâtre, dernier terme de successives conceptions. Dans le contrat qui lie notre gouvernement et le secrétariat général des Nations Unies, la France a apporté le cadre, les U. S. A., les aménagements : le résultat, qui est admirable, a été la création à Paris d'un « building » newyorkais miniature où se confondent l'art ancien et la machinerie ultra-moderne. La méthode américaine, l'habileté et le système D français ont abouti à cette création unique et que nous ne pouvons qu'admirer. Tout y est commode, facile, automatique, comme tout y est enregistré, catalogué, transmis : tantôt on se croit dans le hall d'une banque, tantôt dans une maison de commerce. Le palais de Chaillot n'a pas de salons ni de tapis vert, et le silence n'y règne que la nuit, lorsqu'il est vide.

Du matin jusqu'au soir une activité bruyante et parfois trépidante se répand dans les couloirs, autour des bureaux, dans la brasserie, les trois restaurants. Le tic tac des machines, et il y en a de toutes sortes, ne vous quitte pas, comme le bourdonnement lancinant des métiers dans les rues des villes industrielles. Songez que six cents fonctionnaires du cadre de l'Organisation des Nations Unies, six cents autres fonctionnaires recrutés sur place, mille huit cents journalistes venus de tous les pays du monde s'entassent sur une superficie de quelques centaines de mètres carrés. Songez surtout que ces trois mille personnes ne paraissent avoir qu'un but : aller vite, où qu'elles aillent, et vous aurez l'impression qu'on éprouve dans le palais-building de Chaillot.

Car il faut distinguer ici deux choses bien différentes : il y a l'Organisa-

Un monde semble séparer M. Vychinski et Sir Alexander Cadogan.

Mais la glace se rompt parfois, témoin ce shake-hand spectaculaire.

QUAND M. VYCHINSKI SE DÉRIDE.

MM. R. SCHUMAN ET RAMADIER APPRÉCIENT L'HUMOUR DE Mme ROOSEVELT.

M. PARODI A FINI SON DISCOURS.

tion des Nations Unies et les Nations Unies. L'Organisation, c'est ce que nous venons de rencontrer : le palais transformé, les bureaux et leurs occupants, la machinerie de toute sorte ; c'est le système mécanique de notre civilisation mis à la disposition d'un autre système qui reste quelque peu différent et qui retarde quelque peu sur le premier : les « Nations Unies ».

L'adjectif « unies » pouvait avoir une signification au moment où la Charte a été rédigée, c'est-à-dire pendant les derniers jours de la guerre. Aujourd'hui le terme n'est plus aussi nécessaire. Il s'agit donc des « Nations », que représentent les délégations envoyées par les gouvernements. Les personnages les plus éminents de chaque pays constituent ces délégations ; autour d'eux, et leur faisant cortège, marchent les experts, les juristes, et, qu'ils le veuillent ou non, ils sont encore des diplomates comme autrefois. Dans ces délégations nous retrouvons plus de calme et quelque solennité, mais chacune d'elles a ses démarches caractéristiques. Certains délégués sont en permanence au palais de Chaillot, on les voit en conversations particulières, parfois en discussions, sans doute cherchent-ils à négocier ; il en est d'autres qui n'assistent qu'aux séances de l'Assemblée ou des commissions et qui, une fois leur travail terminé, s'échappent, on dirait même qu'ils s'enfuient, craignant quelque danger soudain.

Le point de rencontre de toutes les délégations est la salle du théâtre, dont on a conservé le caractère : la scène, l'orchestre, la salle. L'aspect des auditeurs est curieux à observer : leurs oreilles sont bouchées par des appareils qui enveloppent leur crâne. On dirait une assemblée de sourds. C'est dans ces réunions plénières que l'éloquence s'est répandue pendant plus d'une semaine, suivant la méthode imposée par le haut-parleur, qui règne sur le monde depuis une quinzaine d'années environ. Cette organisation de négociations entre Etats a malheureusement fait ses preuves.

Il nous a paru qu'à chacune des assemblées générales l'espoir d'une conciliation s'évanouissait, chaque discours se terminait sur une fin de spectacle avec applaudissements ou silence, et chacun avait paru renforcer sa position en montrant combien celle de l'adversaire était fausse, ou injustifiée, ou dangereuse. Les Nations Unies, c'est-à-dire les délégués, sont prisonnières de l'Organisation, qui exige pour vivre et faire vivre ses machines un spectacle répandu dans le monde entier.

Et ce n'est pas à l'Assemblée plénière seulement que l'opposition se rencontre entre les deux institutions en présence, c'est aussi partout où les délégations sont obligatoirement réunies. L'Organisation des Nations Unies prépare les questions à discuter, fournit les dossiers, elle fixe les règles de procédure, impose le respect de son code et imprime, publie tout ce qui se dit et se fait. Malgré leur bonne volonté, les délégués des Nations Unies ne peuvent tenter de s'entendre en dehors des règles où ils sont à l'heure actuelle enfermés, du fait du système qu'ils ont accepté avec quelque légèreté.

Qu'est-ce à dire ? Que, puisque la diplomatie secrète — car il n'y a de diplomatie qu'avec secret — a fait son temps et que notre civilisation mécanicienne ne s'en peut accommoder, il faut trouver une technique nouvelle pour mener à bien les négociations entre Etats. Celle qui nous est offerte au palais de Chaillot n'a qu'une valeur : c'est d'exister, et il faut donc la garder, mais il semble qu'elle soit peu favorable aux accommodements. C'est ce que pensent des hommes qui dans cette troisième session de l'Assemblée générale des Nations Unies prennent une influence de plus en plus grande. Il s'agit des chefs des délégations d'Etats que l'on qualifie pour la première fois d'*Etats neutres*. Au Conseil de sécurité ils ont pris une initiative dont les résultats ne sont pas encore complètement connus : ils pourront en prendre de nouvelles en augmentant leur nombre. Le camp des Nations Unies est en voie de formation au sein des nations qui ne sont plus unies, mais qui restent organisées.

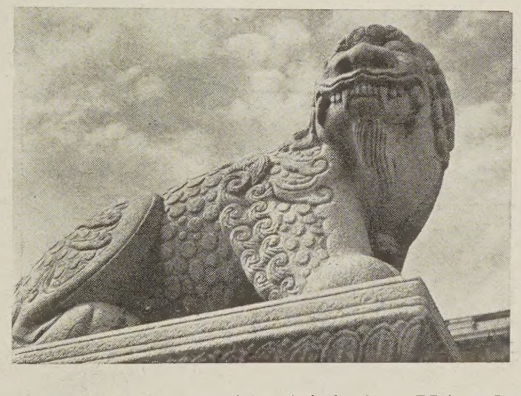
Ainsi nous avons vu fonctionner de près cette institution qui, lointaine, nous imposait ; en l'examinant nous venons de trouver son défaut : c'est une société dans laquelle l'administration est parfaite et très moderne, mais cette administration n'a pas d'administrés. Nous avons vu au palais de Chaillot l'Organisation des Nations Unies, mais nous y avons vainement cherché les Nations Unies.

M. MARSHALL SE RECUEILLE POUR ÉCOUTER LES ARGUMENTS SOVIÉTIQUES.

LE CONSEIL DE SÉCURITÉ ABORDE LE DÉBAT SUR LA TRÊVE EN PALESTINE.

Paysage de Corée ou le plus grand calme règne sur les étangs aux eaux dormantes et sur les pagodons visités par les fidèles bouddhistes.

CORÉE " PAYS DU MATIN CALME "



par notre envoyé spécial LI YANG

La session actuelle de l'O. N. U., comme l'on sait, a inscrit à son ordre du jour l'important problème coréen. Problème entre tous épineux, car la Corée, bien qu'elle s'appelle « Pays du matin calme », est cependant, selon la déclaration du général Marshall, « un des points de friction les plus dangereux du globe ». Exactement une de ces poudrières qui menacent gravement la paix du monde.

Et comme ce pays mérite son nom apparent ! Le voyageur qui débarque en Corée est frappé par l'atmosphère paisible, un peu mélancolique, qui règne sur ses forêts, ses fleuves et ses plaines. Un léger voile semble couvrir les paysages, dont les reliefs montagneux s'abaissent doucement jusqu'à la mer et livrent passage à de nombreux cours d'eau qui paressent entre les bambous, les roseaux et les saules pleureurs. Entre ces innombrables petites rivières et au milieu des étendues plantées de riz, le fleuve Yalou déploie sa calme majesté et ses vertus fertilisantes.

DIVERGENCES POLITIQUES

Et, pourtant, ce pays si tranquille, si paisible menace à chaque instant d' « exploser ». Et cela simplement parce que, comme chacun sait, le pays est occupé non par un maître, mais par deux : les Russes au nord et les Américains au sud. Les accords de Yalta, en février 1945, puis ceux de Potsdam, cinq mois plus tard, avaient décidé que le 38e parallèle serait pris comme ligne de démarcation. Les deux zones sont donc coupées l'une de l'autre et, en ce qui concerne la zone nord, contrôlée par les Soviets, cette ligne constitue un véritable rideau de fer.

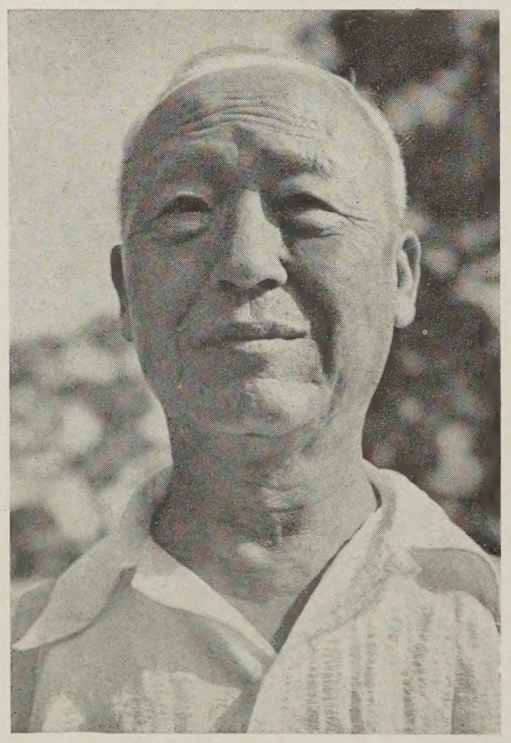
Les Russes, dès leur arrivée, mirent en place un dispositif de « comités du peuple » composés de paysans, d'ouvriers et de leaders politiques, le tout bien entendu sous leur contrôle. Ces comités du peuple élirent bientôt un Comité central, qui fonctionna avec le titre de Gouvernement provisoire de la Corée indépendante. Le président du Conseil est Kim Ilsung, un révolutionnaire notoire ayant séjourné longtemps à Moscou ; il est en même temps chef du parti du « peuple nouveau », résultant de la fusion de deux autres partis : l'Irkutsk (communiste) et le parti « Démocratie et Indépendance ».

De leur côté, les Américains ne sont pas restés inactifs. Ils ont eu cependant une autre conception de la politique à mener dans leur zone d'occupation. A tort ou à raison, ils ont pensé qu'un laps de temps serait nécessaire à l'éducation politique du peuple coréen et, en attendant, ils avaient pris en main toute l'administration du pays. Peu à peu, cependant, ils ont associé les Coréens à la gestion administrative, d'abord dans quelques provinces, ensuite dans tout le Sud occupé. Au début de la présente année, un cabinet coréen fut formé, destiné à seconder l'administration militaire américaine. Cabinet dominé par la tendance libérale, quelque peu conservatrice, tendance représentée par les membres de l'ancien gouvernement d'émigrés, installé à Tchoung-King, sous la direction de Kim Koo, leader démocrate-nationaliste et pro-américain. Un autre chef influent est Syngman Rhee, qui a longtemps séjourné aux Etats-Unis ; il est promu chef d'Etat de la Corée méridionale.

Cette dualité politique dans les deux zones, bien entendu, ne résolvait pas le problème et ne faisait que désorienter le peuple coréen, qui, dans

SÉOUL : LES BOUTIQUES DE STYLE ORIENTAL VOISINENT AVEC LES CONSTRUCTIONS A L'EUROPÉENNE.

KIM ILSUNG, NOMMÉ PAR LES RUSSES « PRÉSIDENT DU CONSEIL » DE LA CORÉE DU NORD.



LE PRÉSIDENT SYNGMAN RHEE A ÉTÉ PROMU CHEF D'ETAT DE LA CORÉE MÉRIDIONALE.

l'ensemble, réclamait l'unité et l'indépendance immédiate de son pays. On essaya alors de trouver une solution à la Conférence de Moscou, le 27 décembre 1945. Mais cette conférence ne donna aucun résultat positif, bien qu'elle se terminât sur un accord de principe : l'indépendance de la Corée reconnue au bout d'un délai déterminé. En février et en juin 1946, une autre conférence, tenue à Séoul, n'a pas non plus abouti. Elle devait, dans l'esprit des organisateurs, résoudre deux problèmes urgents, l'un économique : le rétablissement des voies de communication et l'échange des produits entre le Nord et le Sud ; et l'autre, politique : la formation d'un gouvernement coréen provisoire pour l'ensemble de la Corée. Aucun de ces problèmes ne reçut de solution et finalement, le 8 mai, la commission, acculée à une impasse, a dû se séparer, non sans avoir vu ses membres, russes et américains, s'accuser de mauvaise foi.

Sur proposition des Etats-Unis, la question coréenne fut discutée peu après, en septembre et octobre 1947, par l'Assemblée générale des Nations Unies. Celle-ci décida que des élections générales devant permettre la formation d'un gouvernement provisoire auraient lieu sur tout le territoire de la Corée, sous le contrôle d'une commission de l'O. N. U. Or, l'U. R. S. S., appuyée par les pays slaves, a non seulement refusé de voter cette recommandation, mais elle a encore décidé de ne pas se faire représenter à la commission prévue. Elle n'est donc aucunement liée par la décision de l'Assemblée et peut, quand elle le veut, interdire à la commission l'accès de sa zone en Corée.

Tout récemment, les Russes, par un de ces coups de théâtre dont ils sont coutumiers, annoncèrent l'évacuation prochaine de leurs troupes de la zone nord, évacuation prévue pour le 15 octobre dernier et qui se terminerait au 1er janvier 1949 au plus tard. Ils invitèrent les Américains à en faire autant, mais ceux-ci, par la bouche du président Syngman Rhee, n'entendent évacuer leur zone que lorsque, à l'instar de ce qui se passe chez les Soviets, une armée coréenne sera solidement installée dans la partie méridionale.

En attendant, une constitution est rédigée dans la zone américaine et est destinée à l'ensemble de la Corée. Les Russes ont riposté en formant un gouvernement populaire sous la direction du communiste Kim Ilsung, dont l'autorité serait étendue à la totalité du territoire coréen.

DISPARITÉ ÉCONOMIQUE

La division du pays en deux zones ne facilite pas non plus la solution du problème économique.

La zone nord est riche en ressources industrielles. C'est là qu'on trouve les mines de charbon, ainsi qu'une grande abondance de minerais : fer, or, alunite, mica, mercure, nickel, molybdène, tungstène et zinc. Les entreprises minières que les Japonais ont laissées sont nombreuses et n'ont pas trop souffert de la guerre. Les chutes d'eau étant abondantes l'énergie électrique y connaît un grand développement. Sous l'impulsion des Japonais, l'industrie a connu un essor considérable ; elle est presque intacte. Les voies ferrées, elles aussi, sont très développées dans le Nord, où se trouve l'important port de Gensen, qui a servi de débouché au trafic du Transsibérien. Par ce port, la Corée exportait principalement des poissons, du tabac, des textiles et des produits chimiques.

La zone sud, zone américaine, est plus favorisée au point de vue agricole, bien qu'elle ait à nourrir une population plus nombreuse que celle de la zone nord (19 millions contre 8 millions). Mais le charbon manque, et le matériel de chemin de fer est peu développé. Seules, les industries textiles sont relativement prospères.

A cette inégalité économique viennent s'ajouter des complications d'ordre financier et monétaire. Les Russes ont remplacé les billets de Corée par leur monnaie d'occupation. Les Américains, par contre, conservent les vieux billets. L'inflation est aussi grande au nord qu'au sud, mais tout de même un peu plus importante dans la zone américaine, à cause des masses de billets que les Japonais, avant leur défaite, avaient imprimés et qui sont encore en usage.

Cette différence dans la structure de l'économie est doublée par celle qui existe dans la politique économique entre les deux zones.

Les Russes ont résolu la question agraire en

faisant distribuer, par le truchement du gouvernement coréen communiste, la terre aux paysans et installer des exploitations collectives, selon un système imité des kolkhozes. Au point de vue industriel, ils ont procédé à une vaste nationalisation de toutes les entreprises japonaises et coréennes et n'ont laissé qu'un espace réduit au secteur libre.

Les Américains, de leur côté, font promulguer des lois agraires qui revisent les contrats léonins entre les propriétaires et les fermiers en faveur de ces derniers. Les propriétés agricoles des Japonais ont été confisqués et remises, aux fins d'exploitation, aux mains des propriétaires coréens, qui devront rendre compte de leur gestion à leur gouvernement. Dans le domaine industriel, les autorités américaines ont laissé les entreprises privées en place, tout en les contrôlant assez étroitement. C'est le libéralisme économique qui joue, avec quelques légères retouches constituées par une certaine réglementation que nécessite la pénurie de vivres et de produits.

Dans l'ensemble, que ce soit au nord ou au sud, la vie des Coréens à l'heure actuelle est des plus précaires. Chaque Coréen, en moyenne, gagne environ 1.500 yen par mois, mais le kilo de riz, au marché officiel, coûte déjà 50 yen ; un vêtement de cotonnade vaut 10 kilos de riz, et une chambre modeste à l'hôtel, pas moins de 800 yen par mois.

Le manque de riz a fait de nombreuses victimes dans le Nord, tandis que la pénurie de charbon en a fait autant dans le Sud. Les uns tombent ainsi sous les coups du froid, d'autres sous ceux de la faim : tel est le drame actuel de cette division du pays en deux zones. Et l'on voit alors ce spectacle navrant : chaque nuit, des cohortes silencieuses d'ombres cheminent dans la boue sous l'œil indifférent des sentinelles lointaines, cherchant dans un sens ou dans l'autre un bol de riz ou une pelletée de charbon...

Devant ce drame qui déchire le pays, les intellectuels coréens, las de répéter depuis deux ans : « Unité et indépendance pour la Corée ! », se réfugient dans le domaine culturel. Ils cherchent, la plupart du temps, à inculquer au peuple la langue et l'alphabet dont l'occupation japonaise l'avait privé. Il faut dire que ce peuple, affamé d'instruction, s'est jeté littéralement sur la nourriture spirituelle qu'on lui a offerte. A Séoul, capitale du Sud, autant qu'à Pyong-Yang, capitale du Nord, des foules entières d'hommes, de femmes, d'enfants ont suivi des cours en plein air pour apprendre l'*eum-moun*, l'alphabet coréen, qui est du chinois simplifié.

LE TEMPLE BOUDHISTE DE SÉOUL, PRÈS DES HOTELS POUR TOURISTES CONSTRUITS PAR LES JAPONAIS.

RIZIÈRES CULTIVÉES SELON DES MÉTHODES ARCHAIQUES : CHARRUE PRIMITIVE TIRÉE PAR UN BUFFLE.

PERSPECTIVES CORÉENNES

La Corée est parvenue à un point critique de son destin. Economiquement, elle a été, certes, durement exploitée pendant l'occupation japonaise ; mais elle est un des rares et heureux pays de l'Asie que la guerre a épargnés. Si elle se débat actuellement dans des difficultés économiques, c'est à cause de sa division en deux zones, dont la ligne de démarcation constitue une frontière qui rend impossible l'osmose des diverses ressources réparties dans le pays.

Mais les difficultés économiques, après tout, sont relativement secondaires. Celles d'ordre politique sont autrement plus inextricables et plus dangereuses. A cause de la nature des deux Grands qui occupent la Corée, avec leurs idéologies et leurs intérêts divergents, on craint que cette rivalité ne s'envenime jusqu'à faire de la Corée une poudrière dont l'explosion sera fatale au monde. Le peuple coréen redoute par-dessus tout que son pays ne devienne pour les deux colosses un terrain de compétition mué bientôt en champ de bataille. Et c'est pourquoi il souhaite de toutes ses forces l'heure du règlement pacifique et décisif qui lui apportera, avec la reconstruction économique, l'unité et l'indépendance de sa patrie.

Mais cette heure va-t-elle bientôt sonner ? Les efforts de la présente session de l'O. N. U. seront-ils, plus heureux que l'an passé, couronnés de succès ? On l'espère sans trop oser l'affirmer. Quoi qu'il en soit, si la question coréenne n'est pas résolue, une grande menace est suspendue sur la paix du monde — menace sans doute plus inquiétante encore que celle de Berlin...

L'HOTEL DE VILLE DE SÉOUL PENDANT LES POURPARLERS ENTRE LES RUSSES ET LES AMÉRICAINS

Photographies Reef

Les grévistes de Firminy montent. a l'assaut du puits Cambefort...

... Mais les C. R. S., un moment débordés, lancent une contre-attaque.

Les C. R. S. derrière les barbelés.

Gréviste blessé dans une échauffourée avec le service d'ordre.

Allemands arrêtés a Carmaux.

LA GRÈVE DES MINEURS

Déclenchée le 4 octobre à la suite d'un referendum organisé parmi les mineurs adhérant à la C. G. T., la grève du sous-sol s'était tout d'abord déroulée sans incidents notables.

En raison du grave préjudice que constituait pour l'économie nationale une perte quotidienne de 160.000 tonnes de combustible et aussi des mobiles politiques que le gouvernement imputait aux dirigeants de la C.. G. T., M. Henri Queuille, président du Conseil, demandait aux mineurs, le 10 octobre, « de réfléchir, de mesurer l'étendue de leurs responsabilités et d'écouter le langage de la raison ».

Bientôt, les fédérations Force ouvrière et C. F. T. C. du sous-sol se désolidarisaient du mouvement et dans la Moselle 40 % des mineurs se remettaient au travail.

Mais à l'heure même où l'on espérait une détente le conflit prenait une tournure violente. Protestant contre les mesures d'ordre prises dans les bassins, les dirigeants cégétistes décrétaient, « à titre de premier avertissement », la suppression pour vingt-quatre heures des équipes qui jusque-là assuraient la sécurité dans les puits.

Estimant que pareille consigne risquait de causer de graves dommages aux installations du fond et de rendre les cokeries et les puits inutilisables pour de longs mois, le gouvernement décidait, le 18 octobre, d'appliquer les mesures de sécurité « avec une extrême énergie » au cas où les organisations de la C. G. T. persisteraient dans leur attitude. Les spécialistes indispensables étaient réquisitionnés et le service d'ordre devait assurer leur protection.

Mais la fédération cégétiste, devant ce qu'elle qualifiait de « provocation policière », ordonnait la suspension du travail des équipes de sécurité jusqu'au retrait de toutes les forces de police.

Les incidents, dès lors, se sont multipliés. Les échauffourées et les rixes gagnant en nombre et en gravité, le gouvernement décidait, le 22 octobre, « qu'à l'avenir les forces d'ordre, lorsqu'elles seront ainsi assaillies, pourront se défendre après les sommation réglementaires ». En outre, les réservistes de la gendarmerie et les hommes de la classe 1948 libérés par anticipation étaient rappelés. Les préfets, enfin, étaient autorisés à interdire toute réunion, même privée, et tout étranger participant aux manifestations devait être expulsé.

Le caractère de ces mesures témoigne de la gravité d'un conflit qui tourne à l'épreuve de force et dont la prolongation risque de causer de lourdes difficultés à nos productions et des pertes irréparables aux houillères nationales.

Des organisations cégétistes prennent les jeunes enfants en charge.

ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX U.S.A.

A DETROIT 125.000 OUVRIERS ÉCOUTENT LE PRÉSIDENT TRUMAN.

EN vertu de la Constitution américaine, qui fixe à quatre années la durée du mandat présidentiel, 46 millions d'électeurs sont convoqués le premier mardi de novembre pour faire choix d'un président de la République. C'est en 1944, en effet, que Franklin D. Roosevelt s'était vu porté, pour la quatrième et dernière fois, à la magistrature suprême. Sa mort ayant mis fin brutalement à son mandat dès l'année suivante, il appartint au vice-président d'alors, Harry Truman, de le continuer jusqu'à son terme légal.

L'élection présidentielle se déroule, aux Etats-Unis, selon un mécanisme assez compliqué. Le 2 novembre, les électeurs désigneront dans chaque Etat les membres du collège électoral. Ceux-ci, en décembre, procéderont à l'élection effective du nouveau président, dont l'installation à la Maison Blanche n'aura lieu, du reste, qu'en février prochain, après que le Congrès aura dûment enregistré le verdict des électeurs. Cependant le suffrage universel se sera prononcé souverainement et sans appel le 2 novembre. Dès ce jour on connaîtra de façon précise le nombre des voix recueillies par chacun des candidats en présence et, par conséquent, le nom de l'homme politique qui, jusqu'en 1952, présidera aux destinées de la grande république.

TRUMAN

JAMAIS course à la Maison Blanche n'aura été aussi ouverte. Aussi depuis le printemps dernier l'opinion suit avec passion, outre-Atlantique, la lutte animée et souvent spectaculaire que se livrent les deux grands partis : les républicains, dont Thomas Dewey est le candidat, et les démocrates, qui soutiennent le président sortant. D'autant que l'entrée en scène d'un troisième

A Lansing, la reine de beauté locale remet une gerbe a Mlle Margaret Truman, près de son père sur la plate-forme de son train spécial.

compétiteur, le progressiste Wallace, est venue troubler le jeu traditionnel.

Les démocrates sont installés à la Maison Blanche depuis qu'au républicain Hoover succéda, en 1932, Franklin D. Roosevelt. Celui-ci ayant succombé à une hémorragie cérébrale en avril 1945 et la Constitution stipulant que le mandat d'un président décédé en cours d'exercice doit être transféré sans discontinuité au vice-président, Harry S. Truman se trouva porté à un poste auquel il n'était pas destiné et qu'il n'ambitionnait pas.

Né en 1884 d'une famille de fermiers du Missouri d'ascendance écossaise et irlandaise, il avait connu, comme bien des *self-made men*, des débuts difficiles. Garçon de banque, vendeur de journaux avant de reprendre en main la ferme paternelle, il se fit élire juge d'un comté de sa province. Entré au Sénat en 1934, réélu en 1940, il acquit quelque notoriété en 1941 en menant une lutte sévère contre les gaspillages dans l'armée, puis comme artisan de la reconversion des industries de guerre. Collaborateur et ami de Roosevelt, sa position moyenne au parlement l'avait fait choisir par celui-ci comme vice-président en 1944 en lieu et place de Henry Wallace dont les sympathies pour l'extrême gauche inquiétaient les démocrates modérés.

Ce n'est pas d'enthousiasme que les démocrates ont choisi Harry Truman, en juillet dernier, comme candidat. A beaucoup d'entre eux le président sortant paraissait manquer du prestige et de la popularité nécessaires pour redresser une situation qu'ils estimaient sérieusement compromise. Mais Harry Truman, loin de jouer perdant, s'est lancé à fond dans la compétition électorale, passant de la défensive à l'attaque, révélant un dynamisme, une ardeur, une éloquence qu'on ne lui connaissait pas jusque-là.

Son plus lourd handicap résidait dans les divisions internes du parti démocrate et dans la dissidence « progressiste » qui risquait de le priver sur sa gauche d'un sérieux contingent de voix. Aussi s'est-il efforcé de conquérir les sympathies ouvrières en se dressant résolument contre la loi antisyndicale Taft-Hartley dont ses adversaires républicains avaient pris l'initiative. Cela lui a valu d'obtenir l'appréciable soutien des grandes centrales syndicales américaines. En même temps il s'efforçait par l'abolition des discriminations raciales d'attirer à lui les électeurs noirs.

Les suffrages que le président sortant a ainsi regagnés suffiront-ils pour compenser les effets de la candidature Wallace, l'hostilité des démocrates « sudistes » et surtout la lente désaffection dont souffre son parti, qui subit l'inévitable usure de seize années consécutives d'exercice du pouvoir ?

A Pontiac, la foule attend sur le ballast l'arrivée du président.

De jeunes supporters du Nebraska et des Etats voisins s'apprêtent a

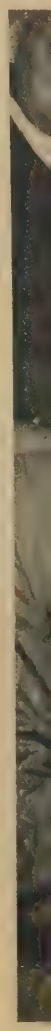
DEWEY

On accorde généralement davantage de chances au candidat des républicains, lesquels espèrent bien rentrer en vainqueurs à la Maison Blanche, qu'ils ont occupée longtemps avant d'en être dépossédés par Woodrow Wilson d'abord, puis par Franklin Roosevelt. N'ont-ils pas déjà remporté un premier et éclatant succès aux élections législatives de 1946 en enlevant de haute lutte à leurs adversaires démocrates la majorité à la Chambre des représentants et au Sénat ?

Contrairement à une tradition vieille de cinquante ans qui veut qu'un candidat choisi par le congrès républicain ne soit pas investi de nouveau, leur choix s'est de nouveau porté sur Thomas E. Dewey, qui, à deux reprises déjà, avait été leur candidat. Il a été désigné à l'unanimité, en juin dernier, par la convention républicaine, après avoir largement distancé aux premiers tours ses deux concurrents : Stassen et Taft.

Il faut dire qu'à quarante-six ans le candidat démocrate a déjà derrière lui une carrière exceptionnellement brillante. Descendant de huguenots français, né en 1902 à Owosso, petite ville du Michigan, où son père dirigeait le bureau de poste, le jeune Dewey ne se destinait nullement à la politique bien que son grand-père eût été l'un des fondateurs du parti républicain. Doué d'une agréable voix de baryton, il comptait bien se faire une place dans les concerts classiques. Un tenace mal de gorge allait changer son destin. Dewey, qui poursuivait parallèlement ses études de droit, opta pour le barreau, où il se fit rapidement remarquer, au point qu'à trente-six ans on lui confiait le poste éminent d'attorney général à New-York. Il devait y conquérir une popularité de bon aloi en s'attaquant résolument aux gangs et aux rackets, qui faisaient régner la terreur dans New-York. Son premier geste fut d'ailleurs d'arrêter son prédécesseur convaincu du crime de corruption. Insensible aux séductions comme aux menaces, il parvint à purger la ville des Jack Diamond, des Lucky Luciano et autres chefs de gangs, ce dont les New-Yorkais lui conservent une légitime reconnaissance. Aussi ont-ils fait de Dewey le premier gouverneur républicain qu'ait eu l'Etat de New-York depuis 1920, et celui-ci a montré à ce poste de rares qualités d'administrateur et de juriste.

Dewey s'est ainsi imposé à l'attention des foules en dépit des sarcasmes que lui valait sa modeste taille de 1 m. 56. On apprécie son esprit méthodique et clair, sa parfaite intégrité, son attachement à la vie familiale. Au cours de la longue campagne qu'il vient de mener à bord de son train spécial à travers les Etats-Unis, il s'est départi, au contact des foules, de sa légendaire froideur et de cette allure distante que ses adversaires lui reprochaient. Il a su trouver un excellent « slogan » en préconisant l'idée d'une union nationale entre les deux grands partis, et il a pour lui la



Un

DE PETITS DRAPEAUX AU PASSAGE DU TRAIN DE DEWEY.

LA CARAVANE ÉLECTORALE DU CANDIDAT RÉPUBLICAIN (ASSIS AUPRÈS DE SA FEMME A L'ARRIÈRE DE LA PREMIÈRE VOITURE) SE REND DE LA GARE A L'HOTEL FORT DE LA GRANDE CITÉ DES MOINES.

presque totalité de la grande presse américaine. En politique extérieure, cet ancien isolationiste a pris résolument position en faveur du plan Marshall d'aide à l'Europe et d'une union de l'Europe occidentale. Par contre, il préconise une attitude ferme à l'égard de la Russie soviétique et se montre un partisan fervent de l'institution du service militaire obligatoire dans la grande république américaine. Le concurrent direct du président Truman s'est entouré d'une équipe solide sur laquelle il peut s'appuyer et qui compte dans son sein des hommes très importants tels que John Foster Dulles, qui est déjà regardé par certains comme le futur secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis au cas où le candidat républicain serait élu président.

Doué d'une étonnante puissance de travail, il puise sa plus grande force dans sa ténacité : « J'ai demandé deux fois ma femme en mariage, expliquait-il volontiers aux électeurs, et deux fois elle m'a refusé. Mais la troisième fois nous nous sommes mariés. »

Deux fois également il a échoué dans ses ambitions présidentielles. En 1940, où il se vit préférer comme candidat républicain Wendell Wilkie, qui échoua lui-même contre Franklin D. Roosevelt, et en 1944, où, en dépit de l'énorme prestige du président sortant, il rassembla sur son nom plus de 21 millions de suffrages, distancé seulement de 3 millions par Franklin Roosevelt, réélu avec 24 millions de voix environ. Il espère bien que la troisième épreuve sera la bonne.

E L'AMERICAN LEGION REMET A DEWEY LE MAÏS SYMBOLIQUE.

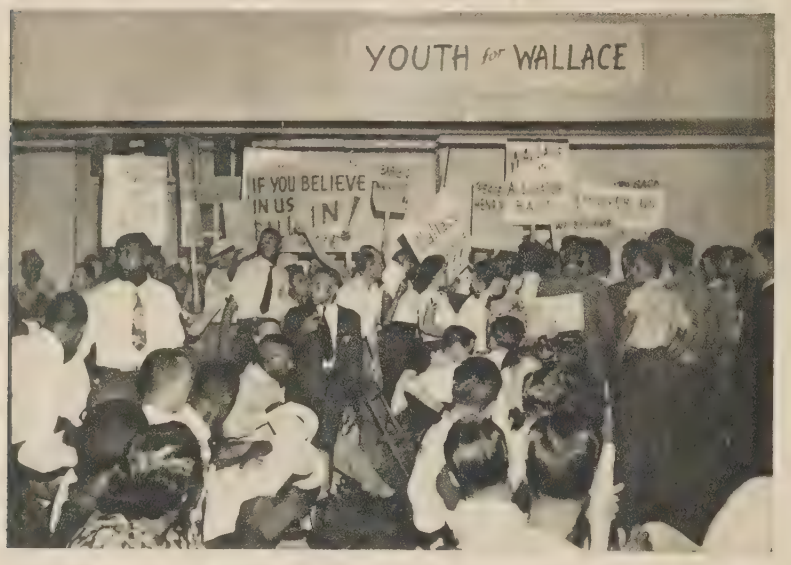
UN DISCOURS DE DEWEY A DRAKE UNIVERSITY SUSCITE L'ENTHOUSIASME D'ARDENTES RÉPUBLICAINES.

WALLACE

Troisième des candidats, l'ancien collaborateur de Roosevelt joue dans la politique américaine le rôle de l'enfant terrible. C'est sans nul doute des trois concurrents le plus doué, le plus cultivé et aussi le plus ambitieux. Orateur de grande classe, animé par des idées généreuses, il a malheureusement les défauts de ses qualités, ce qui l'a entraîné souvent à des gestes politiques devant lesquels l'opinion américaine s'est cabrée.

Roosevelt, à qui il apporta une collaboration précieuse lors de la mise en œuvre du New Deal, l'avait nommé secrétaire d'Etat à l'Agriculture avant de le choisir comme vice-président en 1940. Mais son orientation de plus en plus marquée vers le socialisme inquiétait ses amis politiques au point que Roosevelt dut lui substituer, en 1944, Harry Truman. Devenu président, celui-ci lui confia le ministère du Commerce, d'où il fut contraint de démissionner en 1946 à la suite de ses attaques contre la politique du secrétaire

« Nous voulons Wallace », proclament partout les noirs américains.



Durham a été le théâtre de la première opposition a Wallace.

Le chanteur Peter Seeger accompagne Wallace dans le Sud.

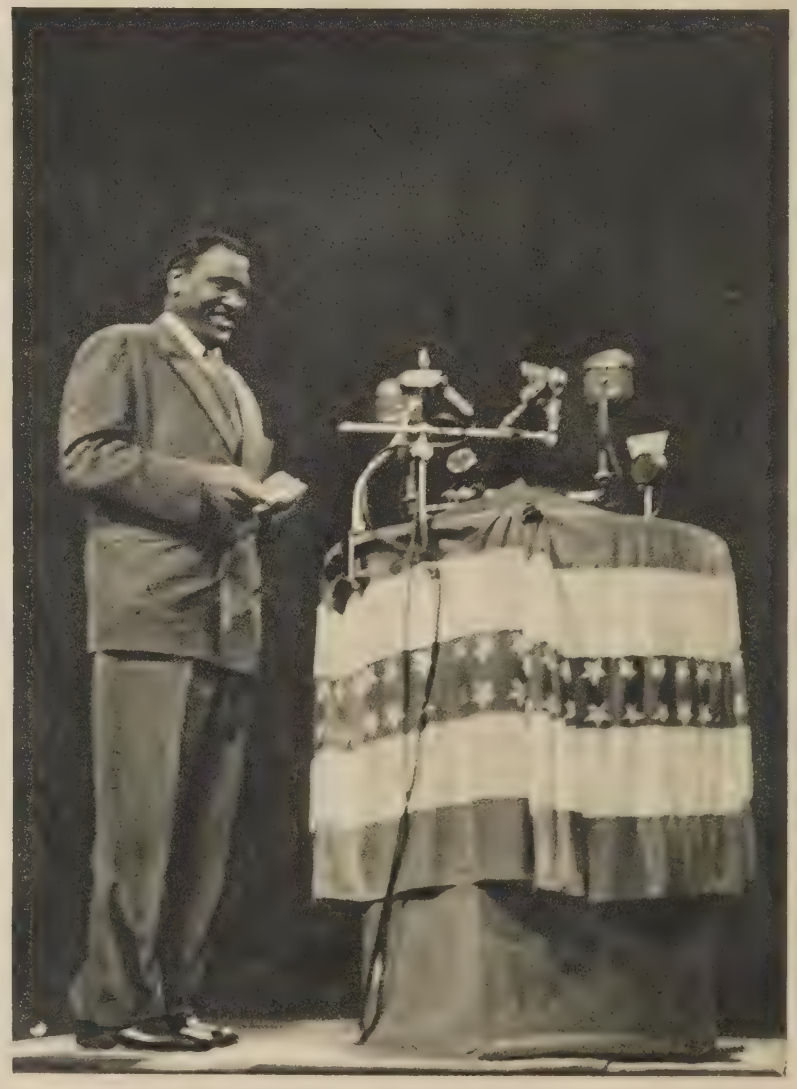
A Winston-Salem Wallace a reçu des tomates et des œufs...

d'Etat aux Affaires étrangères, Byrnes, dont il blâmait la fermeté à l'égard de l'U. R. S. S. Henry Wallace quitta alors avec éclat le parti démocrate pour jeter les bases d'un troisième parti, celui des « citoyens progressistes ». Il n'a cessé depuis de mener d'ardentes campagnes contre la politique extérieure des Etats-Unis, contre le plan Marshall, contre l'aide à l'Europe, contre l'entraînement militaire obligatoire, préconisant une entente avec la Russie soviétique. Enfin il s'est fait le champion aux Etats-Unis des nationalisations et de la totale égalité des races.

Encore qu'il se défende d'être marxiste, sa position l'a rapproché de plus en plus des communistes, qui ont décidé dans leur récent congrès d'appuyer de toutes leurs forces sa candidature à la présidence. L'incontestable ascendant qu'il exerce sur les foules populaires grâce à son éloquence entraînante lui vaut d'être secondé par de nombreux supporters, intellectuels, cinéastes et artistes — le chanteur noir Paul Robeson et le boxeur nègre Joe Louis l'ont accompagné à maintes reprises dans ses tournées électorales.

Henry Wallace ne peut ambitionner d'être élu le 2 novembre, mais il s'efforcera allégrement d'assurer l'échec du président Truman en lui retirant les suffrages des éléments les plus avancés du parti démocrate. Il poursuit en même temps son idée de constitution d'un grand parti progressiste, pour lequel il compte recruter à cette occasion de nombreux partisans.

Photographies Magnum.

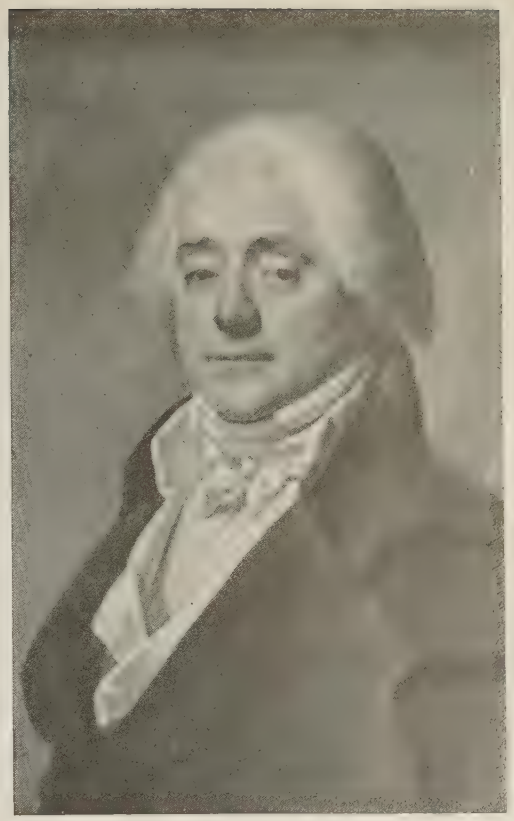


Le chanteur noir Paul Robeson, fervent supporter de Wallace.

GRUNEWALD. — « SAINTE MADELEINE ».
(Musée des Beaux-Arts, Strasbourg.)

EXPOSITION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE
DE
L'ART ALSACIEN
ET DE
L'ART LORRAIN

Musée des Arts décoratifs



MARTIN DROLLING. — « PORTRAIT » (1800).
(Musée céramique de Sèvres.)

G. DE LA TOUR. — « LA NATIVITÉ » (1630-1635). (Musée de Rennes.)

CL. GELLÉE DIT LE LORRAIN. — « MARINE, SOLEIL COUCHANT ».

IL faut louer sans réserve les organisateurs de l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'art alsacien et de l'art lorrain présentée actuellement au musée des Arts décoratifs. Cette manifestation réunit les pièces principales de notre patrimoine artistique dans une chaude ambiance humaine. En effet, peintures et sculptures sont entourées d'objets et de meubles qui autrefois les accompagnaient dans les demeures, les palais, les églises ; les chefs-d'œuvre vus ainsi s'intègrent à la vie de leur époque et prennent toute leur signification.

La célèbre petite statue équestre de Charlemagne semble veiller sur les vitrines de bijoux mérovingiens et carolingiens, sur de précieux manuscrits, des pièces d'orfèvrerie, des ivoires et des émaux.

Plus loin, les sculptures de l'époque gothique sont exposées auprès de tapisseries, d'enluminures, de gravures, de dessins et de peintures. Bientôt on s'aperçoit du sévère réalisme qui semble régir les artistes de nos provinces de l'Est. Schongauer, Nithart (dit Grünewald), Baldung-Grien, Conrad Witz, pour ne citer que ces quatre maîtres alsaciens du XV^e^ siècle, semblent préparer la voie aux peintres de la réalité, voire aux maîtres du « trompe-l'œil », si chers aux cœurs du XVII^e^ siècle ! Une salle entière est donnée à

C. WITZ. — « SAINTE CATHERINE ET SAINTE MADELEINE ». (Musée des Beaux-Arts, Strasbourg.)

Georges de La Tour, ce Lorrain dont les sobres sujets quotidiens sont mis en valeur par de savants éclairages, puis Claude Gellée, qui préférait être appelé « le Lorrain », montre ici la réalité recréée par un cerveau poétique et génial.

Le XVIII^e^ siècle rend plus souriants, plus aimables les arts d'Alsace et ceux de la Lorraine. Des portraitistes comme Ducreux, un miniaturiste comme J.-B. Isabey sont Lorrains, alors que Martin Drolling et P.-J. Loutherbourg sont originaires d'Alsace. La faïence, la porcelaine de l'époque, est égayée de fleurs ; de gracieux petits personnages de céramique envahissent les demeures élégantes, les étoffes imprimées de Mulhouse enchantent l'œil tout autant que les images d'Epinal, de Strasbourg, de Metz ou de Pont-à-Mousson, parfaite expression du génie populaire.

On ne pouvait mieux célébrer le troisième centenaire de la réunion de l'Alsace et des « Trois Evêchés » à la France qu'en présentant ainsi les plus beaux spécimens de l'art alsacien et lorrain depuis douze cents ans. Cette longue suite d'œuvres exceptionnelles nous fera mieux apprécier et comprendre ces provinces qui ont tant de raisons d'être admirées et aimées.

AGNÈS HUMBERT.

A CHACUN SON DU...

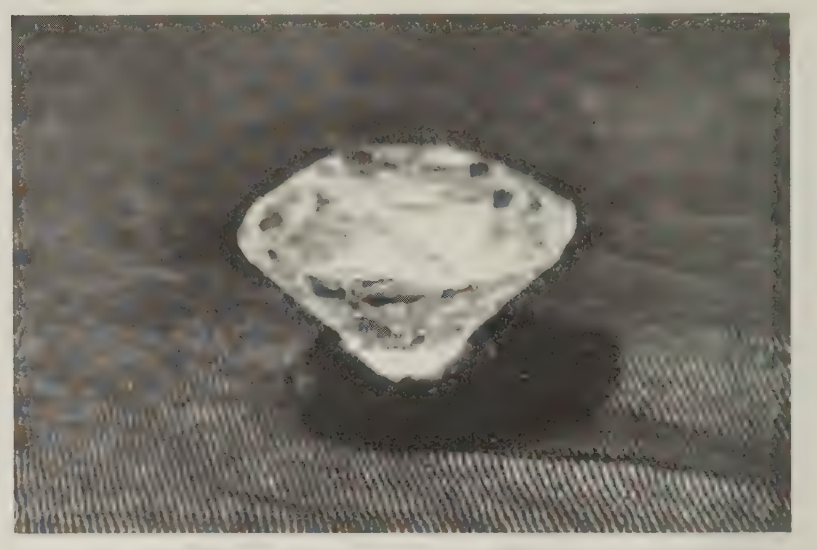
Train chargé d'œuvres d'art restituées a leurs propriétaires.

Les razzias opérées par les armées de l'Axe dans les territoires occupés durant la guerre ont provoqué des transferts inattendus de richesses de toute sorte, matérielles, artistiques, scientifiques, etc. Des trésors sans prix ont été ainsi arrachés à leurs détenteurs légitimes. En France, par exemple, si la vigilance de nos conservateurs a permis de mettre à l'abri nos grandes œuvres d'art, la convoitise des occupants s'est largement exercée sur les collections particulières.

L'une des tâches de l'après-guerre est de faire rendre gorge aux spoliateurs. Aux Etats-Unis, une commission d'experts a reçu mission de procéder, dans les zones actuellement contrôlées par les forces américaines, de l'Europe centrale à l'Est asiatique, à la recherche des richesses provenant soit de pillages officiels ou individuels, soit de transferts forcés. Une fois effectués le recensement et le regroupement de ces biens, la commission s'efforce d'en assurer la restitution à leurs propriétaires. C'est ainsi — on le verra par les exemples ci-joints — que des pièces rarissimes, des œuvres d'art classées, des documents scientifiques et historiques d'un haut intérêt ont déjà repris le chemin des musées et des collections d'où ils avaient été indûment enlevés.

Machine française retrouvée par les Américains a Stuttgart.

Crane datant de 300.000 ans, pris par les Japonais a Solo (Java).



Un diamant de 52 carats, que les Japonais avaient pris dans une banque de Batavia, va être rendu aux autorités néerlandaises.

Des experts américains vérifient l'emballage des principales œuvres d'art qui vont être retournées au célèbre musée allemand de Munich.

POUR Mme JEANNE, HABILLEUSE CHEZ UN GRAND COUTURIER, PLUS QUE POUR TOUTE AUTRE FEMME PEUT-ÊTRE, LA MODE EST UN ÉTERNEL RECOMMENCEMENT.

IL N'EST BELLE ROBE QUE DE PARIS...

par RENÉ BRANELLEC

La haute couture, la mode de Paris, me déclare Paul Caldaguès, créateur du théâtre de la mode, je crois qu'une simple image dit à leur sujet plus que de longs discours : une femme arrive de Chicago, de Copenhague, de Bruxelles ou de Londres, bien habillée, élégante dans ses robes du pays natal. Sitôt à Paris, elle s'arrête aux devantures, regarde les Parisiennes, va visiter les couturiers et range au fond de sa malle ses belles robes du pays natal.

— A la condition toutefois qu'elle puisse les remplacer par vos plus belles robes, très chères.

Paul Caldaguès lève les bras au ciel.

— Voilà bien la réputation que l'on nous fait ! De nos ateliers sortent des robes somptueuses qui valent 300.000, 400.000 francs, parfois plus. On oublie qu'il s'agit là d'exceptions. Nous ne les renions aucunement. Si la haute couture refusait de créer les modèles du plus grand luxe, où serait le sens ? Elle a besoin de pouvoir travailler en certains cas en dehors de toute considération de prix de revient. La liberté de conception et d'exécution est pour elle une chose essentielle. Mais, le plus souvent, la haute couture, comme la haute mode, tient compte des contingences présentes. Il faut se souvenir qu'avant la guerre un modèle sorti de chez nous était vendu, en moyenne, sept fois le prix d'un modèle semblable de confection. Or, actuellement, vous trouverez des robes de confection à 25.000 francs que les meilleures maisons de couture de Paris font pour 50.000 francs... avec tout de même, en plus, le « chic » particulier à chacune. Cela mérite d'être souligné, dans un moment où la clientèle française nous boude un peu injustement.

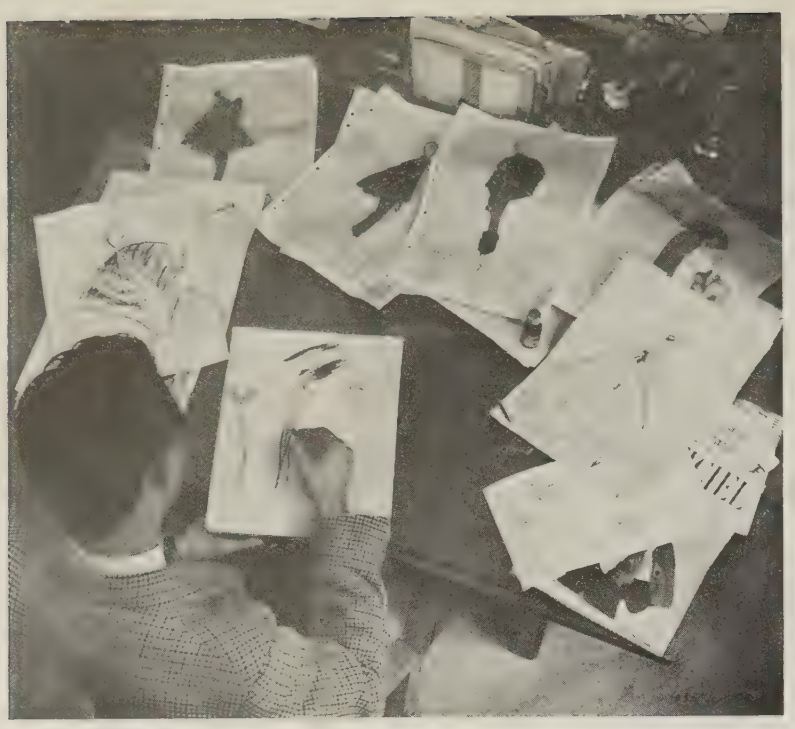
» Vous constaterez aussi, au cours de votre enquête, que ce royaume enchanté de la beauté-minute, du rêve, de la frivolité est plein d'esprits sérieux qui se préoccupent de sauver une industrie dont tout le monde reconnaît volontiers l'importance sans se rendre compte exactement du péril où elle est aujourd'hui ni des conséquences qu'aurait sa ruine... Sans doute n'en sommes-nous pas encore là ; mais est-il nécessaire d'attendre notre disparition pour appliquer les remèdes susceptibles de l'éviter ? »

MODE ET ÉLÉGANCE

Il serait presque impossible d'établir une bibliographie complète de la mode. Ecrivains, poètes, penseurs, et parmi ceux-ci de fort graves, ont glosé sur ce sujet futile de telle sorte qu'il faut bien admettre qu'il l'est moins qu'on ne le dit.

« Je trouve, écrit Montesquieu, les caprices de la mode chez les Français étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver ; mais surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode. »

Qu'est-ce donc que la mode ? Cela semble immatériel comme la mousse du champagne, évanescent, impalpable. C'est un goût qui naît, par besoin du changement, pour une forme nouvelle de la robe, du chapeau, de la silhouette ou simplement d'un accessoire du vêtement. Ce sont ces modifications lancées « par ces fous qui inventent la mode et que les sages suivent ». Car il est de fait que les sages ne sont point les derniers à adopter le « new look », ne fût-ce que pour ne pas se faire remarquer.



UNE COLLECTION SUIT L'AUTRE, MAIS NE DOIT PAS LUI RESSEMBLER...

FAIRE UNE BELLE ROBE EXIGE UN BEAU TISSU ET BEAUCOUP DE GOUT.

De quelle bonne volonté ne sommes-nous pas capables en cette matière ! Mais aussi quelle imagination ne se déploie-t-il pas dans la caste fermée des « créateurs », couturiers, artistes, modistes, gens du monde ! Certes, il faut faire la part des idées « qui sont dans l'air », dans l'air de Paris s'entend, puisque Paris reste indiscutablement le centre de l'élégance. Un phénomène très curieux peut s'observer chaque saison : un coloris sur lequel les grandes maisons ne se sont pas concertées apparaît sur les robes, sur les chapeaux. Qui l'a lancé ? Nul ne saurait le dire. En moins de six mois, il gagne tous les accessoires du vêtement, les sacs, les gants, les chaussures, les parapluies. Mais depuis longtemps déjà la Parisienne raffinée l'a abandonné au profit d'un autre qui, à son tour, connaîtra le même succès.

LA CRÉATION, TRAVAIL D'ÉQUIPE

Faire une robe, dans la haute couture, c'est véritablement la créer, car il s'agit bien d'une chose nouvelle, souvent d'une forme qui déroutera d'abord, mais qui rompra avec une monotonie et fera apparaître un aspect différent, un charme inédit, une autre beauté de la femme.

Il ne suffit pas d'avoir des idées, ce qui suppose déjà de l'imagination. Il faut les réaliser. Pour cela, on emploie les méthodes les plus variées. Chaque maison possède ses règles, son organisation du travail.

Au premier stade interviennent le modéliste, le dessinateur et le couturier. Celui-ci crée, parfois, à la manière d'un sculpteur, à l'aide d'un tissu et d'un mannequin, drapant et moulant les robes. D'autres conçoivent les lignes, les proportions, comme les architectes. Le dessinateur et le modéliste exécutent les croquis concrétisant sur le papier l'idée de la création ; puis le modéliste transpose le dessin en une ébauche établie sur mannequin en bois, puis sur mannequin vivant.

Au cours de cette période de mise au point, quel que soit le processus adopté, de constantes modifications sont apportées au fur et à mesure des recherches de détail pour aboutir finalement à une ébauche appelée « toile », sur laquelle le couturier opère une dernière mise au point et fixe le choix des tissus à employer ainsi que les motifs décoratifs et accessoires.

La réalisation matérielle des modèles voit collaborer étroitement le couturier et la main-d'œuvre de l'atelier de création. Les ouvrières de création, choisies parmi les meilleures de la maison, ont la charge d'exécuter, pendant la période des collections, les modèles retenus. Par la suite, l'atelier de création contribue à la fabrication des répétitions, tout comme les autres ateliers, dont la tâche exclusive se borne à reproduire les modèles.

Depuis 1857, date à laquelle Worth prit l'initiative de faire non plus des robes pour chacune de ses clientes, mais une collection de modèles sur les mannequins, chaque couturier remet en question deux fois ou même quatre fois par an son renom. C'est un risque moral sérieux. Il est doublé d'un risque financier qui n'est point négligeable. Beaucoup de maisons se sont d'ailleurs demandé, avant la saison dernière, si elles seraient en mesure de continuer leur effort. Une collection, dont les éléments seront ensuite vendus à 15 ou 20 % de leur valeur, coûte aujourd'hui 10 à 12 millions de francs.

LA SITUATION ACTUELLE DE LA HAUTE COUTURE

Il ne faut certes pas dramatiser. En définitive, la saison dernière n'a pas été aussi mauvaise qu'on l'avait présumé. Il y a eu des acheteurs sur place. En outre, plus de 200 millions de francs d'exportations visibles ont été réalisés. Mais, ce qui préoccupe très justement les couturiers, c'est que les acheteurs sur place aient été pour 80 % des étrangers. Ils constatent avec inquiétude que le marché se ferme en France à la haute couture.

M. Barbas, président de la commission d'exportation de la chambre syndicale, déclarait dans une récente conférence qu'il existe à Paris et dans la Seine 2.500 couturières sur mesures, employant 20.000 ouvrières d'élite. On compte, dans le pays entier, 30.000 ouvrières sur mesures, et la main-d'œuvre totale représente 60.000 personnes. 50 % de la population féminine française se font habiller par ces couturières. « Qu'adviendrait-il, demandait M. Barbas, de cette profession du « sur mesures » si la couture parisienne disparaissait ? »

Est-ce question de prix ? En réalité, ce n'est pas le prix relatif qui est en cause, mais le plafond du pouvoir d'achat qui, en général, s'est considérablement abaissé depuis la guerre. Raison supplémentaire pour les couturiers de s'émouvoir. D'ailleurs, si la clientèle française a réagi la première, pour bien des étrangers aussi se pose un problème analogue, souvent résolu à contre-cœur par l'abstention. Celle-ci entraîne l'achat de ces robes de confection américaines... directement inspirées, voire purement et simplement copiées sur les modèles des grandes maisons parisiennes.

La question comporte, on le voit, deux aspects, qui sont liés, celui d'une élévation des prix jugée excessive par la clientèle et celui de la concurrence peu loyale pratiquée par certaines maisons exploitant sans bourse délier les créations de la haute couture, dont elles menacent l'existence.

LES REMÈDES ENVISAGÉS

Une action sur les prix aurait pour effet d'élargir la clientèle et de redonner le goût du vêtement élégant. Comment agir sur les prix ?

Les caractéristiques économiques de la haute couture sont, d'une part, son activité saisonnière et, d'autre part, l'importance exceptionnelle de ses frais fixes et de ses frais proportionnels. La main-d'œuvre entre pour 50 % dans ses prix de vente. Il lui faut des dessinateurs, des modélistes pour concrétiser les « idées » d'où naîtra la collection, des ouvrières de premier ordre pour la réaliser, de la publicité pour qu'on en parle, des mannequins pour la présenter dans des salons qui doivent être situés dans l'une des quelques rues ou avenues ou sur l'une des places privilégiées qui constituent la capitale mondiale de la mode.

Il ne peut être question de réduire les dépenses de prestige.

— Nous serrer dans des pièces honnêtes et pauvres ? me disait un couturier,

ON DIT COURAMMENT D'UN MODÈLE RÉUSSI QU'IL EST BIEN COUPÉ.

voilà un remède qui nous conduirait droit au tombeau. Nous sommes une industrie de l'élégance ? Soit. On n'a pas encore compris que la France est essentiellement le pays de l'élégance, que c'est là son génie propre et qu'un certain luxe est pour elle non pas seulement un agrément, un superflu, mais une nécessité, un des fondements mêmes de notre économie. Cet éloge du luxe, dans un moment de grandes difficultés pour tant d'individus, paraîtra paradoxal, voire scandaleux. Mais s'il est vrai qu'il y a un luxe offensant pour la misère, il y a aussi une tendance absurde à accabler tout ce qui sort de l'ordinaire et à classer dans la catégorie du luxe les objets de qualité et de goût.

» Les frontières sont souvent imprécises entre le luxe, la mode, l'élégance. On en profite pour nous écraser d'impôts. La soie, jadis notre matière première principale, est frappée d'une taxe de 25 %. La voilà exclue pour nous.

» Les rappels de salaires, les charges sociales, très élevés en raison de l'importance qu'a chez nous le facteur main-d'œuvre, se sont terriblement accrus en quelques années. D'autre part, l'absence totale de stocks, et l'impossibilité d'en créer parce qu'un stock en haute couture se trouve dévalorisé trois mois plus tard de 60 %, la nécessité de vendre à prix ferme des robes dont le tissu est à un prix indéterminé au moment de la vente, les livraisons de tissus étant faites sous réserve de majorations ultérieures, l'irrécouvrabilité de maintes créances contribuent également aux difficultés de la haute couture. »

Cependant, ce n'est pas encore cette série de doléances qui frappent le plus, mais le manque total de protection dont souffre encore la création des modèles.

LES PLAGIAIRES

En 1945, la production des vêtements pour femmes aux Etats-Unis, en dehors des vêtements de dessous et des vêtements pour jeunes filles et pour enfants, s'est chiffrée à un milliard de dollars. Ces vêtements étaient plus ou moins directement inspirés de la mode française. Ainsi, tandis que l'initiatrice, c'est-à-dire la haute couture française, survit péniblement, ses imitateurs s'enrichissent. Le plagiat s'opère par tous les moyens : croquis, belinos, microphotographies. Les confectionneurs étrangers vendront de mille à cinq mille fois le modèle mis au point à Paris. De 1924 à 1927, les exportations visibles réalisées par la haute couture se sont élevées à 2 milliards de francs Poincaré. En 1938, elles étaient tombées à 80 millions de francs. C'est que de 1924 à 1927 il venait à Paris trois mille acheteurs, tandis qu'en 1938 on en compta quatre-vingts. Entre temps, les spécialistes de la contrefaçon avaient imaginé le le système des « loueurs de modèles », qui prit rapidement un développement inouï. Les « loueurs de modèles », le soir même de leur arrivée à Paris, recevaient à leur hôtel la visite de représentants d'un genre spécial leur signalant les collections les plus intéressantes. Les patrons et les toiles des meilleurs modèles étaient achetés par leurs soins à la porte même des ateliers.

Les « loueurs de modèles » ayant ainsi acheté les plus belles pièces des collections les louent aux confectionneurs ou aux couturiers de leur pays. Les vrais acheteurs ne viennent plus désormais que pour s'assurer de l'authenticité des modèles présentés.

Il y a là un abus extraordinaire, contre lequel a pour but de lutter un projet signé par les divers ministères intéressés et qui attend aujourd'hui d'être voté par l'Assemblée nationale. Ce projet établit une distinction entre les délits de contrefaçon occasionnels et les délits réitérés. Un droit d'auteur de même nature que celui dont bénéficient les littérateurs et les musiciens est reconnu aux créateurs de modèles.

Le programme des grands couturiers se justifie aisément. Il s'agit de faire revenir à une plus juste appréciation de l'importance des industries de la mode le législateur français et d'arrêter le pillage systématique des idées. La réalisation est commencée et doit se poursuivre.

En 1938 Jean Giraudoux, établissant en quelque sorte le bilan moral de la France, concluait sur une note à la fois optimiste et soucieuse. « Nous avons, disait-il en substance, tout ce qu'il faut pour gagner un bel avenir, à la condition que nous sachions à temps « raviver nos couleurs ».

L'élégance, la qualité, le goût ne figurent-ils pas parmi les plus belles couleurs de la France ?

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

LE COIN DES FÉES AUX MAINS HABILES, BATISSEUSES DE MERVEILLES.

LA PETITE-FILLE DE MIMI PINSON QUE LES POÈTES ONT CHANTÉE.

ET VOICI CELLES QUI DOIVENT ÊTRE BELLES, ÉLÉGANTES, SOURIANTES.

MIDI-6 HEURES. UN BRIN DE POUDRE EFFACE LES FATIGUES DE LA JOURNÉE.

MIDINETTES ET MOINEAUX DE PARIS SE RETROUVENT AUX TUILERIES.

La Mod

PAR MARTINE RE

NINA RICCI : " LANGUEUR ". Robe à danser. Corselet très serré, jupe ample drapée.

PATOU : " CHANTAL ". Robe de crêpe noir avec ampleur reportée en arrière. Draperie nouée dans le dos.

JANE : La bottine mordorée revient à la mode. Celle-ci, en chevreau, est finement brodée d'or. Boutons fantaisie.

QUAND les premières collections ont paru devant nous cet automne, nous avons vraiment cru assister à une première sensationnelle. « La mode Empire, voilà vraiment la mode Empire ! », déclaraient tous les câbles traversant l'Atlantique.

Et tout le monde se trompait !

Certes, des essais de taille haute apparaissaient de place en place, mais nous sommes trop riches pour chercher une inspiration dans le passé. La mode a dit aux Parisiennes : « Gardez votre ligne, votre buste rond que Lancret gainait de soie gris perle, restez ce que vous êtes... puisque vous êtes bien. »

Et c'est ainsi qu'apparaît la ligne « princesse », à la coupe savante qui suit le corps.

La taille haute ? Que non pas ! Une draperie, tout juste une draperie qui souligne le buste en avant, ou bien un velours noir qui entoure le corsage, un empiècement bien travaillé qui se noue à l'encolure comme la robe de taffetas rouge de Grès, qui fera certainement école.

Les « leaders » de la mode n'ont pas voulu de la ligne Empire, et je trouve qu'ils ont eu raison. Christian Dior, pour sa part,

GRIFFE : "LUTIN". Robe fourreau lainage noir, double cape velours drapé vert bleu.

MARCELLE DORMOY : carré lainage décoré main vert et jaune pâle sur fond blanc.

BRUYÈRE : " GRAND GALA ". Jupe en faille gorge-de-pigeon, corselet velours grenat brodé de métal et de verre. Manteau même tissu. Col montant comme le corselet.

se déclare partisan des groupes de godets, en avant ou en arrière, ce qui donne beaucoup de grâce à la marche.

Sa collection est d'une finesse exquise. Beaucoup de bleu, des godets de côté partant de la taille, des godets en arrière, du velours sur fond de satin. Des robes de taffetas mauve légèrement plus courtes en avant et drapées avec art, une jolie ligne faite pour mettre en valeur la grâce des mouvements, la finesse du pied, le tout éminemment parisien.

Un essai de simplicité se dessine dans la mode. J'ai beaucoup aimé les robes de Jacques Fath, toutes droites avec une ceinture plate et deux poches rectangulaires, sortes de sar-

raux d'infirmière qu'il fait en un ravissant tissu broché ou multicolore. Quant à ses manteaux, très vagues, un doute me vient. Sont-ils très chauds ? Pourquoi pas... Ils sont ravissants, d'ailleurs, avec leurs rangées de boutons placés de côté, en arrière, en avant, un peu partout. On a fait grand accueil au manteau vague boutonné en arrière ainsi qu'aux somptueuses capes du soir en taffetas changeant.

Les robes du soir sont drapées, archi-drapées. Les jeunes filles qui rêvent d'une large corolle pour leur entrée dans le monde en seront pour leurs frais d'imagination. Je ne puis pas dire que la robe entravée me paraisse d'une ligne jeune et portable... et je suis bien obligée de vous dire qu'elle est en faveur. Mais elle est drapée en biais, ce qui rend, paraît-il, la marche plus facile. Espérons-le !

Pour les tailleurs, les jaquettes sont longues et cintrées, ce qui leur donne beaucoup d'élégance; les jupes, droites, vaguement « portefeuille ». Chez Balenciaga, essais de jupes drapées ; chez Marcelle Chaumont, très larges godets en arrière relevés par un gros nœud de taffetas noir.

Quant aux manteaux, ils sont presque tous vagues. Griffe nous a bien montré de très jolies redingotes évasées dans le bas, mais il a, lui aussi, des manteaux à godets dans le dos ; et chez quelques tailleurs je trouve une martingale placée très haut.

Chez Mendel, un magnifique manteau de castor a dans le dos un empiècement rond, duquel partent des godets chatoyants. Et j'ai fort aimé un petit costume de taupe dont la taille était marquée par une large ceinture de tissu clair qui paraît sous le boléro.

Je puis vous dire enfin qu'une grande nouveauté apparaît dans le tissu. Adieu le jersey ! Grès fait presque toutes ses robes en taffetas. Elle emploie ce tissu par kilomètres... Attendons-nous pour le printemps à un renouveau sensationnel.

MAGGY ROUFF : " SIXTINE ". Petite robe de cocktail en satin brodé de pois blancs. Drapé en avant suivant la ligne Maggy Rouff.

JACQUES FATH : " JACQUELINE ". Ensemble robe-tailleur, revers garnis de zibeline, petite toque en zibeline.

MOLYNEUX : " N° 2 " Robe deux-pièces boutonnée très serrée. Veste, manches et jupe bordées galon de soie.

MARCELLE DORMOY : Sac de velours gris drapé et manche de parapluie en bois exotique sculpté.

Christian Dior
30, AVENUE MONTAIGNE
ÉLYSÉES 93-64
Bruyère
22, PLACE VENDOME - PARIS
JACQUES FATH
COUTURE
PARFUMS
39, AVENUE PIERRE-Ier-DE-SERBIE
- PARIS -
Maggy Rouff
COUTURE - FOURRURES
136, avenue des Champs-Élysées
PARIS
5, RUE ROYALE, PARIS
JEAN
PATOU
COUTURE
FOURRURES
CHAPEAUX
7, RUE SAINT-FLORENTIN
RAPHAEL
COUTURE
3, AV. GEORGE-V, PARIS. BAL. 30-58
Pierre Clarence
Couturier - Fourreur
9, rue St-Florentin - Paris

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les Coutumes et leur mystère

QU'EST-CE que le folklore ? Pour les uns, c'est un mot commode dont on se sert d'autant plus aisément qu'on ne le définit pas avec beaucoup de précision. On évoque derrière lui de vieilles chansons, des costumes régionaux, des musées de petites villes, des contes de fées et des histoires de loups-garous propres à une campagne ou à une province, des superstitions locales. Mais, pour d'autres, c'est une science rigoureuse qui s'attache à un domaine passionnant. Elle fait l'inventaire des traits de mœurs et des coutumes. Elle y décèle des sortes de rites qui font apparaître sous le pittoresque une mystérieuse magie. Elle remonte de l'histoire des mœurs à l'esprit même des civilisations. Tel usage de la vie quotidienne devient, sous cette lumière, comme un signe sacré qui révèle le secret d'une époque et d'un peuple. Le folklore est une pénétrante science de l'homme.

Ainsi apparaît-il dans l'ouvrage de M. André Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genres de vie* (Albin Michel). Ce titre, qui se cherche sans très bien se trouver, pourrait me fournir une excuse, si je voulais justifier les périphrases dont j'ai eu besoin moi-même pour donner au mot folklore un commencement de signification. En vérité, il dit modestement mais justement ce qu'il veut dire, et il laisse entendre tout ce que la science de l'homme peut explorer à travers les recherches folkloriques.

M. André Varagnac le résume lui-même en ces termes : « On voit combien ce que nous appelons folklore évoque de réalités complexes. A la surface, il y a le folklore véritable : la littérature orale, les coutumes, les croyances et pratiques superstitieuses, tout ce qui se voit, se constate, s'enregistre... Et, derrière, il y a tout l'océan obscur de la vie des peuples qui se poursuit, de jour en jour, échappant à l'histoire et la préparant... » M. Varagnac plonge dans cet obscur océan. Sous les signes folkloriques, il reconnaît des traditions mystiques dont ne se doutent pas ceux qui continuent à les pratiquer ingénument, mais qui dessinent une sorte de figure intérieure des civilisations.

Ainsi décrit-il tour à tour des coutumes locales, encore en usage quelquefois ou récemment disparues, qui marquent les fêtes et les saisons de l'année : coutumes de Noël et de l'An nouveau, feux de la Saint-Jean, carnaval, fête des récoltes. Puis ce sont les usages et cérémonies qui accompagnent les principaux actes de la vie humaine au cours des âges qu'elle traverse : autour du nouveau-né, de l'adolescent, à l'occasion des fiançailles, du mariage, de la nuit de noces, de la maternité, du veuvage, de la mort. Le folkloriste relève mille coutumes curieuses dans un village ou dans un autre. Un exemple entre beaucoup d'autres : dans certains villages au sud de Paris (Orly, Villeneuve-le-Roi), à la fin du repas de noces, l'épousée dernière à se marier parmi les enfants d'une famille était promenée dans les rues, assise dans un fauteuil, tandis que la jeunesse préparait sur la grand-place un bûcher sur lequel on plaçait finalement fauteuil et mariée. On allumait le bûcher et la jeune femme s'en sauvait dès les premières flammes tandis que les réjouissances commençaient. On brûlait les souliers de la mariée et chacun sautait par-dessus le bûcher. Que signifiait ce rite ? Il y a sans doute une destruction symbolique de tout le passé que représentent les enfants dont le dernier entre à son tour dans la vie nuptiale ; ni le fauteuil ni les souliers ne serviront plus à personne ; la jeune fille elle-même est appelée à monter sur le bûcher où ce passé s'abolit, et elle n'en échappe que pour entrer dans sa vie nouvelle.

Le sens mystique des coutumes peut seul rendre compte de certaines d'entre elles qui étonneraient souvent par leur bizarrerie, quand ce n'est pas par leur cruauté. Sauter un feu de joie est le moindre des dangers que courent les participants, appelés parfois à recevoir des coups ou à être jetés à l'eau. Quand on pénètre le mystère des coutumes, elles apparaissent parfois sous un tout autre aspect qu'on a l'habitude de les voir. M. Varagnac observe, par exemple, que les farces de carnaval sont étrangement monotones. C'est qu'à l'origine elles ont un objet tout autre que la plaisanterie et la gaudriole. Ce sont des cérémonies dont le sens s'est perdu. « Les masques procèdent, durant la semaine des jours gras, à des aspersions et distributions considérées jadis comme bienfaisantes et purificatrices ; ils projettent sur toutes les maisons et sur tous leurs concitoyens de la boue ou de l'argile, de la farine ou de la bouillie, des cendres ou de la suie, enfin de la fumée. » En effet, la croyance au caractère bénéfique de l'argile et de toute matière blanchissante est l'une des croyances folkloriques le plus largement répandues. Les « plâtres » qu'on jette au carnaval de Nice dériveraient de cette mythologie, ainsi que les confetti de papier qui les ont souvent remplacés ailleurs. Quant aux masques et aux déguisements, M. Varagnac nous dit à leurs sujet : « Le barbouillage du corps et du visage avec de la craie ou toute autre poudre blanche était un procédé classique de consécration, associé au port de vêtements ou de voiles blancs. Le voile blanc est traditionnellement la vêture des fantômes : le voile sépare du monde des vivants. Les masques carnavalesques ont pour défroque typique une chemise de femme et se barbouillent le visage de craie ou de farine : c'est là le prototype de Pierrot. » On le voit, les promeneurs de la mi-carême, qui s'affublent de faux nez, obéissent, sans qu'ils s'en doutent, à des traditions rituelles dont ils perpétuent le signe alors que le sens est bien oublié.

Non que les coutumes aient, en bien des endroits, disparu depuis longtemps. Les folkloristes ne travaillent pas sur des vestiges anciens, mais souvent sur des observations toutes récentes. Beaucoup de nos campagnes ont gardé leurs coutumes jusqu'au début du siècle. La guerre de 1914 a été pour beaucoup dans le recul des usages folkloriques; la dernière guerre a fait le reste : un grand brassage de peuples, un ébranlement des stabilités locales font décroître les rites populaires dans chaque village. L'émigration des campagnes vers les villes a une influence analogue : les traditions folkloriques se perpétuent dans les villages et les provinces ; elles sont absentes des agglomérations citadines.

Dira-t-on que la marche de la civilisation le veut ainsi ? Ce n'est pas l'avis de M. Varagnac. Les coutumes entretiennent dans les populations qui leur sont fidèles ce que Péguy eût appelé le sens du sacré. La « civilisation traditionnelle », comme M. Varagnac l'appelle, était riche de dessous profonds. Cela n'est pas remplacé par les progrès techniques dont l'homme moderne est la victime autant que le bénéficiaire. Les feux de la Saint-Jean ne prétendaient pas améliorer la condition humaine, mais ils étaient plus innocents que les incendies de la bombe atomique.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Aux deux colombes
La Comédie infernale

AUX DEUX COLOMBES : le joli titre ! C'est celui de la nouvelle comédie que M. Sacha Guitry donne au théâtre des Variétés. Il s'agit encore de deux sœurs qui se disputent un homme, comme dans les *107 Minutes*, de Steve Passeur. Mais la ressemblance s'arrête là. Aux rages froides, aux grincements de dents, à la passion féroce, aux frénésies verbales des héros « passeuriens », M. Sacha Guitry oppose le scepticisme, le marivaudage, les jeux de mots, les calembours, et même quand Jean-Pierre, alias Sacha, décoche à Marie-Thérèse (Suzanne Dantès) le mot de Cambronne, cet abus de langage, après tout, n'a rien qui excède les convenances mondaines. Au demeurant, y a-t-il vraiment sujet à s'arracher les cheveux dans ce drame maquillé en comédie ? Jean-Pierre, avocat de talent, était marié depuis six ans avec Marie-Jeanne (Marguerite Pierry) quand celle-ci dut partir pour Valparaiso, où je ne sais quel vieux parent venait de mourir. Arrivée là-bas, elle eut, certain après-midi, la malheureuse idée d'entrer dans un cinéma qui prit feu. On la compta parmi les disparus, et, trois ans après, Jean-Pierre, tenu pour veuf, épousait Marie-Thérèse. Mais voilà que Marie-Jeanne n'est pas morte, qu'elle a seulement perdu la mémoire, et qu'ayant retrouvé celle-ci, après vingt-deux ans d'absence, elle vient reprendre sa place chez son mari. Conflit entre les sœurs, toutes deux épouses légitimes du bigame Jean-Pierre-Sacha. C'est le premier acte, et j'aurais grande envie de m'arrêter là, car l'auteur ne mériterait que des compliments. Dès le lever du rideau, cette grâce désinvolte, cette gentillesse primesautière qui firent, en d'autres temps, le juste renom de M. Sacha Guitry nous sont restituées à profusion. Jean-Pierre est appelé au téléphone, où une femme inconnue lui annonce une « immense surprise » et raccroche aussitôt. Il monologue avec esprit et quelque humeur comique, quand survient sa femme Marie-Thérèse, laquelle lui parle, elle aussi, d'une « immense surprise ». Il s'agit des premières asperges de la saison, et Jean-Pierre lève les épaules, se trouve amené à parler du mystérieux appel téléphonique, sur quoi l'épouse proteste qu'elle est une honnête femme ; la servante Angèle (Pauline Carton) s'en mêle ; Madame sort ; Angèle annonce une autre « Madame » : c'est la première, la rescapée de Valparaiso. Effusions, évanouissement, explications. Sauvée des flammes, Marie-Jeanne a reçu l'héritage du parent : quarante millions à partager entre elle et sa sœur. Voici justement la sœur qui revient, après un dialogue à surprises au cours duquel Jean-Pierre a dû expliquer son second mariage. Nouvelle et double pâmoison. Le rideau tombe.

D'un bout à l'autre, cet acte est véritablement conduit avec une aisance, une légèreté, un bonheur d'invention dont nous avions perdu le souvenir. Les répliques pétillent comme mousse de champagne, les cocasseries s'engendrent l'une l'autre. On a le sentiment bien agréable d'un chef-d'œuvre de la comédie légère, d'une éclatante réhabilitation du théâtre de boulevard.

Pourquoi, au deuxième acte, le charme paraît-il tout à coup rompu ? Sans doute parce que nous n'avons plus rien à apprendre. Nous devinons qu'entre ses deux femmes Jean-Pierre ne choisira pas puisque déjà il en préfère une troisième, la jolie Christine, qui fit avec Marie-Jeanne le voyage de retour, et qui est jeune, et qui a le plus troublant accent russe. La pièce ne se soutient donc plus que par le dialogue, et les explications successives ou simultanées de Jean-Pierre-Sacha avec ses deux femmes traînent un peu en longueur. De-ci de-là, un mot se détache comme une fusée ; d'autres sont plus faciles, voire déplaisants, à la limite de la trivialité. On rit encore, on n'est plus conquis, et il faudra attendre le troisième acte pour que, dans la conversation avec Christine, l'auteur retrouve le ton de ces riens ravissants qui eussent fait de lui, s'il l'eût voulu, le Marivaux de son temps.

Ces réserves faites, je ne voudrais pas paraître bouder le plaisir que j'ai pris

et qui a été réel pendant une grande partie de la soirée. Le Sacha Guitry du premier acte des *Deux Colombes* est du meilleur Sacha et témoigne que l'auteur de *Faisons un rêve* n'a rien perdu des étonnantes qualités qui firent de lui l'enfant gâté du boulevard entre les deux guerres. Pour écarter des souvenirs fâcheux, il lui appartient de poursuivre dans cette voie et de serrer sa manière sans perdre son aisance.

Je n'ai pas besoin de dire que l'interprète est toujours chez lui d'une extraordinaire sûreté, ainsi que le metteur en scène. Le trio Suzanne Dantès-Pauline Carton-Marguerite Pierry l'épaule sans défaillance. A côté de ces parfaites comédiennes, M^lle^ Lana Marconi, dotée d'ailleurs d'un beau physique de théâtre, n'a paru nullement dépaysée. Son jeu nuancé, déjà très complet, lui promet une brillante carrière.

Quel ennui d'avoir à dire toute la déception que m'a causée, au Casino Montparnasse, *la Comédie infernale,* de Nicolas Evreinoff. Comment un homme de talent peut-il se tromper à ce point ? Faire de Dante et de Virgile des compères de revue, passe encore dans un cabaret de chansonniers. Mais les ambitions de M. Evreinoff étaient plus élevées, et c'est un étrange arlequin que nous offre ce tenant de la « théâtralité » et de la « théâtralisation de la vie », pour employer son langage. Quatre actes, hélas ! Le premier nous transporte dans un institut de fécondation artificielle, et Dorin eût fait mieux. Le second présente l'homme futur, restant à la maison et s'occupant de son intérieur, tandis que la femme travaille. C'est un sketch pour le Casino de Paris ! Le troisième a pour cadre une « académie de music-hall », et l'on regrette *Branquignol.* Quant au dernier tableau, lequel nous introduit dans les « coulisses de l'âme », on me dit qu'il fut écrit en 1924, d'où vient apparemment qu'il nous rappelle certaines pièces de J.-V. Pellerin. Le décor, où se débattaient les trois « moi » (rationnel, émotionnel et subconscient) est d'un freudisme décourageant, et le texte porte terriblement sa date. Quoi de plus désastreux que les hardiesses périmées, les originalités de l'avant-veille ?

De cette erreur en cinq tableaux et trois intermèdes se détachent quelques interprètes, comme la toujours belle et vivante Rosy Varte, le trépidant Jean Parédès, qui, au troisième acte, accomplit un bien plaisant numéro comique, et, enfin, M^me^ Nathalie Kedrova, dont les chansons russes suffisent à réchauffer la salle.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Hamlet

Il est incontestable que *Hamlet* est le film le plus important de 1948. Comme il se fait, par ailleurs, que la pièce de Shakespeare est unanimement considérée comme un des sommets de l'art, en même temps qu'elle pose un des plus difficiles problèmes de la psychologie et qu'on doit s'y référer constamment pour juger l'œuvre de Laurence Olivier, il est exclu qu'un article comme celui-ci tente seulement d'énumérer toutes les questions — pourtant passionnantes — que pose une pareille entreprise. Je me bornerai à deux d'entre elles, négligeant les autres de propos délibéré : l'écran permet-il une représentation valable du drame élisabéthain ? Que vaut l'interprétation du personnage de Hamlet par Laurence Olivier ?

Ce n'est pas la première fois que *Hamlet* est adapté au cinéma, mais toutes les tentatives précédentes se situent à l'époque du muet. On en a compté jusqu'à neuf, et il est vraisemblable qu'il y en eut plus. Exception faite pour l'enregistrement d'une scène de la pièce par Sarah Bernhardt en 1900 (dont il est permis de croire *a priori* qu'il correspondait plus à la volonté de conserver un document d'archives que de donner un spectacle), tous les autres partent du principe que le résumé de l'intrigue, tel qu'on peut le trouver en vingt ou cent lignes dans une encyclopédie ou dans une histoire de la littérature, constitue un synopsis aussi valable que n'importe quel autre, indépendamment de la valeur publicitaire que présentent un titre connu et le nom de Shakespeare.

A partir du moment où l'écran a été doté de la parole, le problème est devenu entièrement différent. Il s'agissait de savoir si un texte dont les qualités dramatiques et poétiques sont incomparables, mais qui a été écrit pour la scène — et même très précisément pour la scène anglaise du XVI^e^ siècle, à tel point que depuis il n'a presque plus jamais été joué dans sa version intégrale, mais dans des adaptations plus ou moins fidèles — pouvait ou non être porté à l'écran et, dans l'affirmative, au prix de quelle élaboration.

Le grand prix reçu par *Hamlet* au Festival de Venise a déjà répondu à la première question. Pour la seconde il fallait d'abord réduire une pièce qui dure quatre heures et demie sans entr'acte à deux heures trois quarts de projection. Il n'en pouvait être conservé que l'essentiel. Ceux qui connaissent Shakespeare de manière approfondie (ils sont encore plus rares en France qu'en Grande-Bretagne) regretteront le sacrifice de répliques d'une beauté étonnante, de scènes qui éclairent d'une manière inattendue l'arrière-plan humain et psychologique de l'action. Mais celle-ci y gagne incontestablement en densité et en rapidité — et ce n'est pas la faute de Laurence Olivier si nous sommes autant sensibles à ces facteurs que les contemporains de Shakespeare l'étaient à la dispersion et à l'ampleur.

Ensuite, il a fallu rendre la langue de l'auteur immédiatement intelligible au spectateur : en la modernisant pour le public de langue anglaise, en sous-titrant pour les autres publics. Expédients qu'il est inutile de discuter, puisque sans eux le film n'aurait pas d'audience. Car un lecteur peut se reporter à des notes explicatives au bas de la page, mais non un spectateur.

Enfin et surtout, Laurence Olivier a constamment cherché et le plus souvent trouvé un contrepoint, je ne dirai pas seulement plastique, mais photogénique (au sens large du terme) à la splendeur verbale de Shakespeare. Et il l'a fait avec une rare intelligence. Il a renoncé à la couleur — dont il avait pourtant tiré dans *Henry V* un parti jusqu'ici inégalé — parce qu'il a compris que le noir et blanc servirait mieux ce drame qui est plus celui de l'intelligence que de la sensibilité. Il a écarté du même coup tout ce qui aurait été exclusivement spectaculaire : il n'y a pas de grande figuration, ni de riches décors, ni d'appel au monde extérieur. Le château d'Elseneur, à l'intérieur duquel se passe presque toute l'action, prend un caractère d'épure. Les éléments plastiques eux-mêmes, pour importants qu'ils soient, ne sont utilisés qu'en tant qu'ils sont signes d'un conflit abstrait. Jusqu'aux costumes qui dédaignent le pittoresque pour se borner à être significatifs : le roi et la reine ont l'air de sortir d'un jeu de cartes, le strict vêtement noir de Hamlet n'est rehaussé que d'une chaîne d'argent pour attester sa dignité princière. Ophélie est une blanche apparition. Tout est subordonné au texte, mais alors qu'un Marcel Pagnol, par exemple, trouve dans ce principe la permission de traiter pardessous la jambe tous les autres éléments (sauf l'interprétation), Laurence Olivier ne les juge jamais trop parfaits pour être dignes de servir Shakespeare. Là est son grand mérite.

Venons-en au caractère de Hamlet et à son interprétation. Entre les centaines de conceptions qui ont déjà été proposées, Laurence Olivier a choisi : Hamlet n'est pas fou, il feint la folie, entre autres parce qu'elle lui permet de prolonger l'indécision qui est le trait fondamental de son caractère. Signalons que telle était déjà l'opinion d'André Gide : « (Hamlet) se distrait de l'action par les moyens mêmes qu'il employait pour se pousser à agir... Il ne faut rien de moins que l'angoisse d'une mort imminente pour rappeler à Hamlet son devoir... Mounet-Sully, qui, certes, ne nous satisfaisait pas toujours durant le cours de la pièce, devenait alors, et brusquement, superbe. Chez cet homme qui, durant quatre actes, balançait et ne pouvait se décider à tuer, il y avait une soudaine rage atroce, une ruée, comme une fringale d'action ; il agissait, il agissait soudain beaucoup trop : il tuait le roi trois fois, oui, trois fois de suite, en forcené qui ne tuera jamais assez. » Laurence Olivier, qui n'a jamais vu Mounet-Sully, a retrouvé cette frénésie finale, explosion physiquement nécessaire après tant d'atermoiements dont toutes les explications que les commentateurs ont proposées n'ont pas résolu le fascinant mystère.

Mais il n'est pas moins excellent dans les scènes précédentes. Dans l'ensemble, il s'est refusé aux effets emphatiques, excessifs ou pathologiques auxquels le rôle n'a invité que trop d'acteurs. Il reste toujours un peu en deçà de son texte. Il a mis délibérément l'accent sur les notes d'ironie, de maîtrise de soi-même, de souffrance réprimée. Il rend tolérables les insultes de Hamlet à Ophélie, d'une grossièreté si obscène que pas un traducteur n'a osé en donner un équivalent et que les censeurs de Boston n'ont pas craint le ridicule d'en exiger la suppression dans le film.

Surtout, Laurence Olivier a réussi le tour de force prodigieux de déclamer le vers blanc shakespearien sur un ton qui paraît aussi naturel que celui d'une réplique banale, sans perdre une seule nuance psychologique et en rendant sensible l'immortelle euphonie du plus grand des poètes.

Hamlet n'est qu'une des voies, et une voie assez étroite, que le cinéma puisse emprunter. Mais, dans ce sens-là, je doute qu'on approche jamais beaucoup plus de la perfection. Non que le film soit sans défauts : il s'en faut de beaucoup. Le fantôme m'a paru moins effrayant et moins convaincant encore qu'au théâtre. La folie et la mort d'Ophélie sont aux frontières du ridicule, que ce soit par la faute de l'actrice ou pour toute autre raison. Il est normal qu'un grand artiste aille jusqu'au bout de ses erreurs comme de ses intuitions les plus perçantes. Seule la médiocrité est toujours égale à elle-même. Je mets au défi quiconque a vu *Hamlet* d'assister ensuite à la projection de n'importe quel autre film sans éprouver la sensation de descendre de plusieurs échelons dans la hiérarchie de l'art : si le principal mérite en revient à Shakespeare, Laurence Olivier en a pourtant aussi sa part.

LAURENCE OLIVIER DANS LE ROLE DE HAMLET, JEAN SIMMONS EN OPHÉLIE.

PETITES CHRONIQUES

LOUIS SALOU

L'écran français voit disparaître l'un de ses meilleurs artistes avec Louis Salou.

Jeune fonctionnaire aux P. T. T., il avait publié quelques poèmes qui lui valurent d'être présenté par Max Jacob aux Pitoëff. Il fit ses débuts à la scène dans leur compagnie, se faisant notamment remarquer dans *Six Personnages en quête d'auteur*, de Pirandello, et dans la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw.

Mais c'est au cinéma qu'il devait trouver sa voie : dans *les Enfants du Paradis*, d'abord, puis dans *Boule-de-Suif*.

Louis Salou, qui venait de tourner *les Amants de Vérone*, se préparait à regagner l'Italie, où il avait trouvé, dit-on, l'un de ses meilleurs rôles dans *Fabiola*.

A. SCHRAMECK

Abraham Schrameck vient de mourir à Marseille. Directeur au ministère de l'Intérieur, préfet, il fut gouverneur général de Madagascar. Elu sénateur radical-socialiste des Bouches-du-Rhône, il devint ministre de l'Intérieur dans deux cabinets Paul Painlevé. Comme tel il fut violemment pris à partie par *l'Action française* à propos du « complot des panoplies ». A. Schrameck avait été réélu sénateur pour la dernière fois en novembre 1938. Retiré dans le Midi en 1940, il fut arrêté et interné administrativement par le gouvernement de Vichy.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PALESTINE

Quand on songe au rôle que la France a joué en Terre sainte depuis les croisades jusqu'à nos jours, on est stupéfait d'apprendre que depuis 1850 rien n'a été écrit en français sur ce sujet.

C'est dire l'intérêt qu'offre le livre que vient de publier M. Bernardin Colin, *les Lieux saints* (aux Editions internationales, Paris, 240 pages ; illustration photographique du R. P. Laval).

Livre auquel les événements actuels confèrent un surcroît d'opportunité. L'auteur retrace à la fois l'histoire et la description des Lieux saints ; le rôle qu'y ont joué les diverses puissances, la montée du prestige de la Russie, qui aspire à devenir, sous Staline comme sous les tsars, la tutrice du monde orthodoxe.

Ce qui fit le malheur des Lieux saints, ce furent précisément ces interventions des puissances qui, sous prétexte de protéger ou de rétablir leurs droits, exaspérèrent les rivalités.

Aussi M. Bernardin Colin propose-t-il l'internationalisation comme seul moyen de les soustraire aux ingérences étrangères. « Les Lieux saints, dit-il, doivent être érigés en personne autonome du droit international. Les vénérables sanctuaires de Jérusalem et de Bethléem, aujourd'hui champs clos de rivalités, doivent être demain des lieux de concorde et de paix entre les différentes confessions chrétiennes ».

Ajoutons que c'est dans ce sens que l'Organisation des Nations Unies paraît vouloir orienter son action médiatrice en Palestine.

LA VIE PARISIENNE :

Souvenirs d'une belle époque (Amiot-Dumont, 286 pages) : sous ce titre, M. Georges de Lauris évoque la vie d'un Parisien depuis le début de ce siècle. Il nous conduit tour à tour dans les salons, le monde et le demi-monde, les cénacles d'art, les milieux littéraires pour tirer de ces rencontres la conviction que les heures d'autrefois tournaient plus doucement que celles d'aujourd'hui.

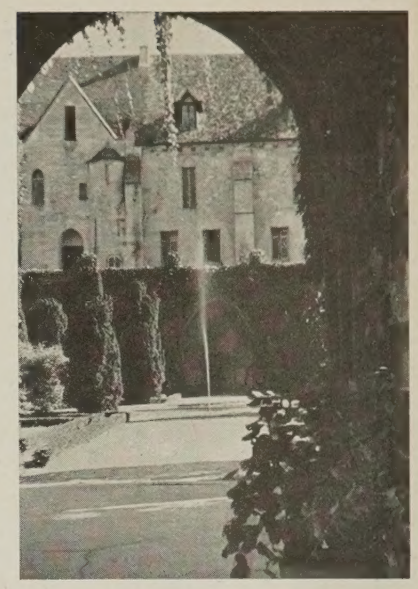
Parmi tant d'ombres pieusement ranimées, une se détache avec un relief plus saisissant : celle de Marcel Proust, dont il vante l'amitié pleine de délicates prévenances, la curiosité toujours en alerte, l'art d'écouter, les intuitions lumineuses. Il l'avait vu dans sa première jeunesse pâlir sur la traduction des œuvres de Ruskin. Chose étrange, Proust ne connaissait que l'anglais de Ruskin. Il eût été embarrassé pour commander une côtelette dans un restaurant londonien et lisait les autres auteurs anglais dans leur traduction. Mais l'affinité spirituelle suppléait chez lui au maniement de la langue.

M. Georges de Lauris nous introduit dans le salon de M^me^ Aubernon, qui, disait-il, « donnait à causer mais pas à aimer » ; dans celui de M^me^ de Caillavet, où Anatole France prodiguait son esprit et Jaurès son humanisme ; dans celui de M^me^ Strauss, où Caput, Hervieu et Abel Hermant avaient remplacé Meilhac et Halévy ; chez Claude Ferval, où s'élaboraient les candidatures à l'Académie ; chez M^me^ de Saint-Victor, qu'on avait surnommée, au temps de l'affaire Dreyfus, « Notre-Dame de la Revision ».

Un chapitre évoque les randonnées de « la Demeure historique », avec l'inoubliable figure de son animateur, le docteur Carvalho, qui mit au service des gloires monumentales de la France la passion d'un Andalou et la foi d'un mystique.

Toutes les nuances de la sensibilité et de la sociabilité françaises avivent cette reconstitution d'un passé récent auquel la vie que nous menons aujourd'hui donne un incroyable recul.

ALBERT MOUSSET.



L'AUTOMNE A ROYAUMONT

Pour un esprit non prévenu, le Centre culturel international de Royaumont (Asnières-sur-Oise), que Gilbert Gadoffre a ouvert en mai 1947, se présente comme une de ces innombrables tribunes offertes aux intelligences impatientes de communiquer entre elles. Tous les huit ou dix jours, à l'entrée des ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Louis, vous verrez un amoncellement de valises multicolores qui indiquent clairement que nous avons encore affaire à ces errants de la culture. Cependant, Royaumont a beau n'être qu'à une trentaine de kilomètres de Paris, on y respire un air singulièrement différent de ces endroits de fièvre où se tiennent les congrès habituels. Est-ce le cloître gothique, est-ce la mystérieuse présence des cisterciens chassés par la Révolution, ou de Richelieu qui tenait ici ses conseils de cabinet, est-ce la si douce lumière de cette Ile-de-France nervalienne ? Le Centre a beau organiser les réunions les plus techniques, comme ce Congrès international de psycho-pédagogie ou les Journées d'études pour l'unité des sciences sociales, qui réunissent la collaboration de l'Unesco, de la London School of Economics, de l'Institut d'Etudes politiques, etc., le rythme de travail de ces réunions tenues dans une ancienne salle de chapitre ne se départit jamais d'une certaine joie de vivre, de se promener ensemble dans le parc au coucher du soleil, d'écouter les grandes orgues de l'ancien réfectoire, voire de faire un *set* sur le tennis, tous plaisirs évidemment assez éloignés des complexes d'Œdipe selon Jung ou de la méthode sociologique en histoire. Et si l'on a toujours présent à l'esprit ce monde qui, de l'autre côté de l'horizon — je veux dire de l'autre côté de l'Ile-de-France — chavire, cette culture en mouvement ne se dispense pas pour autant de sourire. Ceux qui se rencontrent à Royaumont pour travailler ont toujours un peu l'air en vacances, même s'ils travaillent réellement, et l'on hésite à ne pas se féliciter de la douceur avec laquelle les idées les plus contradictoires se choquent. Sous ces voûtes patinées par des siècles de discussions, depuis Vincent de Beauvais, les conflits s'émoussent...

C'est cette atmosphère de paix qui a permis à Royaumont d'organiser la *Semaine franco-italienne*. Un week-end franco-suisse, en novembre, un week-end France-Benelux, en décembre, complètent le tableau des activités internationales de Royaumont cet automne.

Enfin, il est un personnage auquel Royaumont tient beaucoup et auquel il ne manque jamais de donner la parole chaque fois qu'il le peut : cette dame que Monteverdi nommait *Dona Musica*.

Devant ces activités multiples, après les premiers essais de *stages d'introduction à la culture française* réservés aux professeurs et aux étudiants étrangers qui s'intéressent à la civilisation française, on aurait tendance à prononcer le dangereux vocable « Université internationale ». C'est pourtant le destin qui s'imposera à Royaumont le jour où le secrétaire qui répond au courrier du Centre pourra rayer de son vocabulaire deux petits mots bien graves : *visas* et *devises*.

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE.

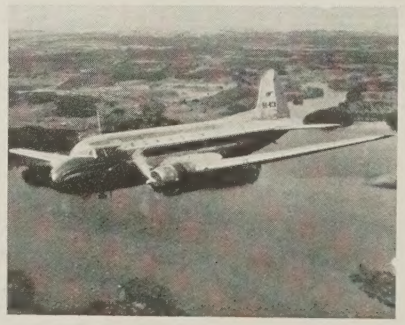
LIAISON FRANCE-SUÈDE

Pour la première fois, l'aviation de transport suédoise va utiliser des appareils entièrement construits en Suède.

La Scandinavian Airlines System vient en effet de passer une commande à la Société Svenska Aeroplan Aktiebolaget de dix appareils du type *Scandia* actuellement présenté en Europe. Cet avion est un bimoteur à ailes basses qui peut être aménagé pour le transport de vingt-quatre à trente-deux passagers et qui est d'environ 100 kilomètres-heure plus rapide que le D. C.-3.

La sécurité a été recherchée avant tout, et par ses formes aérodynamiques l'appareil garde de très bonnes aptitudes au vol jusque dans les faibles vitesses.

Le train d'atterrissage à trois roues facilite et le décollage et l'atterrissage, mais augmente aussi le confort à bord du fait que le plancher de la cabine reste toujours horizontal. On a pourvu à l'agrément des passagers par quantité de détails.



UNE EXPOSITION FRANÇAISE A HELSINKI

M. Jules Jullien, sous-secrétaire d'Etat au commerce, et M. Uuno Takki, ministre finnois de l'industrie, ont inauguré à Helsinki, en présence de M. Paasikivi, président de la République, et de M. Enckell, ministre des Affaires étrangères, une exposition française.

Cette importante manifestation d'amitié franco-finnoise a pour but de faire connaître en Finlande les réalisations françaises tant dans les domaines commercial et industriel que culturel.

Plus de deux cents firmes y participent et les visiteurs peuvent admirer à côté des machines-outils et des échantillons de produits manufacturés les dernières créations de la couture parisienne, ainsi que des tapisseries, céramiques, porcelaines qui démontrent que la France est toujours le pays de la qualité.

UN MAGNIFIQUE ANIMAL DONT ON A DIT :

SCÈNES DE LA VIE DES BÊTES
COLLECTION DIRIGÉE PAR ÉLIAN-J. FINBERT

DOCTEUR ÉMILE GROMIER

FÎL ÉLÉPHANT DU TCHAD

Un vol. in-16° de 256 p. 16 hors-texte en héliо. 240 fr.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

S'IL N'EXISTAIT PAS, IL FAUDRAIT L'INVENTER

LA MACHINE A AIMER

Roman excitantialiste

par CAMI

256 p. 12x19. . . . . 140 fr

Édit. Baudinière, 27 bis, r. du Moulin-Vert, Paris-14e

GALERIE

" COULEUR DU TEMPS ", 9 rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

PHILATÉLIE

TROIS NOUVEAUX TIMBRES FRANÇAIS

C'est avec plusieurs semaines de retard qu'a paru, le 21 septembre, la vignette commémorative dédiée au *Barrage de Génissiat* (prévue pour le 1er août). Il s'agit d'un 12 fr. rose, de conception très sobre, dessiné et gravé par G. Barlangue.

En revanche, les deux timbres émis pour célébrer la réunion à Paris de

l'*Assemblée de l'O. N. U.* ont vu le jour pour la séance solennelle d'ouverture, donc également le 21 septembre.

Le 12 fr. rouge, œuvre de Decaris, nous montre les deux pavillons principaux du palais de Chaillot, vus du bassin ; le 18 fr. gris-bleu, dû à J. Piel, une vue aérienne de l'ensemble du palais et des jardins. Légende : « Nations Unies — Paris 1948 — palais de Chaillot. »

A la date du 19 septembre, les vignettes suivantes ont été retirées de la vente : série « Révolution de 1848 » ; 10 fr. bleu « Luxembourg » et 15 fr. brun « Conques » ; 3 fr. vert et 4 fr. violet « Marianne ».

J. BELLAY.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

ACHAT de collections de timbres, lots, vrac, accumulation, vieilles archives, séries rares, timbres à la pièce et en feuilles. **Lewitz** (Passy philatélique), 42, rue de la Tour. Tro. 15-98. A 300 m. du Palais de Chaillot (O. N. U.).

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

AVIS FINANCIER

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 août 1948

Par rapport au bilan au 31 juillet, qui avait été influencé par le report au 2 août de l'échéance de fin de mois, la situation au 31 août fait apparaître une progression des comptes de chèques (1.350 millions) et des réductions sur les comptes courants (998 millions) et sur les créditeurs divers (1.804 millions).

A l'actif, une diminution de 5.138 millions du portefeuille effets est compensée en partie par une augmentation de 1.790 millions du poste caisse et de 2.045 millions des comptes courants débiteurs.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

à double biseau
EXTRA-DOUCE
Cadum
Lame
Cadum

PERCOLATEUR FAMILIAL
UNE TASSE DE DELICIEUX CAFE EXPRESS CONCENTRE EN FAMILLE POUR 70 CENTIMES
VERITAS
Demandez-nous une documentation
15 IMPASSE BELLOEUF
LYON-SANS-SOUCI
EN VENTE CHEZ VOTRE ELECTRICIEN

Quelle montre choisir?
...Le grand spécialiste de BESANÇON vous offre son luxueux catalogue, contenant les photographies grandeur nature de ses 40 modèles, mouvement Français ou Suisse, boîtiers métal, "plaqué" ou " OR ", parmi lesquels vous trouverez la montre de qualité que vous recherchez. VENTE DIRECTE avec TROIS GARANTIES. GRATIS et SANS ENGAGEMENT, vous recevrez sous 3 jours cette magnifique brochure illustrée. Envoyez simplement vos nom et adresse, ainsi que le nom de ce journal à :
LA DIFFUSION HORLOGÈRE
14, Rue des Granges, BESANÇON (Doubs)
DIFOR
▲ QUALITÉ ÉGALE " DIFOR " EST MOINS CHER... ■ A PRIX ÉGAL, " DIFOR " EST MEILLEUR

J. VANMANSART & Cie tailleur
1, rue des Italiens - PARIS-9e (3e étage)
Téléphone : TAItbout 40-92
91, rue Pellart - ROUBAIX Tél. : ROUBAIX 369-55
hommes-dames haut luxe
à partir de 24.000 francs

PETITE ANNONCE

SPÉCIALITÉ DU GRAND DANOIS
A vendre : deux jolies chiennes danoises bringées, un superbe mâle fauve, chiots 2 et 5 mois. Tous inscrits au L. O. F. pedigrees. **ÉLEVAGE DE L'ÉCLUSE**, Barberey (Aube).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN**.
PAVILLON libre à l'Hay-les-Roses, 91, rue de Bicêtre. Jard. **Adj. 4 nov.**, 15 h.
Mise à prix : 200.000 fr. S'ad. Me **MALLET**.

ADMINISTRATION DES DOMAINES
VENTE AUX ENCHÈRES
à PARIS - CHAMBRE DES NOTAIRES
par le ministère de Me VIDECOQ
le 16 NOVEMBRE 1948, à 14 h.

QUATRE BEAUX IMMEUBLES DE RAPPORT A PARIS

1° **1 et 3, Rue de CHOISEUL (2e)**
Revenu brut : 460.908 fr.
MISE A PRIX : 9.000.000 de fr.

2° **20, Rue des BELLES-FEUILLES (16e)**
Revenu brut : 165.408 fr.
MISE A PRIX : 3.000.000 de fr.

3° **12, Rue DUPONT-DE-L'EURE (20e)**
Revenu brut : 139.000 fr.
MISE A PRIX : 2.000.000 de fr.

4° **125, Boulevard SÉRURIER (19e)**
Revenu brut : 93.532 fr.
MISE A PRIX : 2.000.000 de fr.

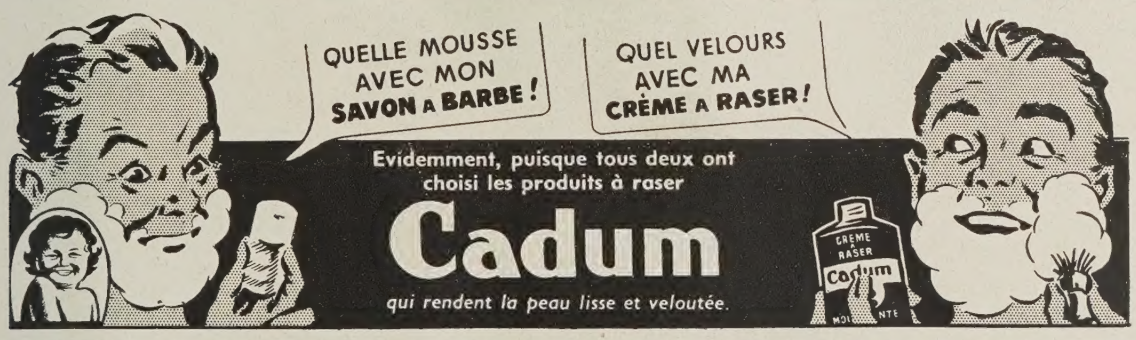
VISITE : S'adresser à la Cie d'Assurances « Victoria de Berlin », 23, bd Haussmann, PARIS (9e).
CONDITIONS - RENSEIGNEMENTS - CAHIER DES CHARGES : Me VIDECOQ, notaire à PARIS, 16, rue de Liége (tél. : TRI 41-84). **DIRECTION DES DOMAINES DE LA SEINE**, 9, rue de la Banque, PARIS (2e) - (tél. : CEN. 32-00).

RUBRIQUE IMMOBILIERE

TRÈS BELLE PROPRIÉTÉ 60 km. de Bordeaux : chât. Renais. parf. état, eau, électr., vastes dépendances, état neuf, 58 hectares dont 30 prairies, 19 terres, prairies artificielles et bois, 9 vigne parfait état. **VAL et CHAUVIN**, immeubles, LESPARRE (Gironde).

LE SOUS-PLAFOND
VITREX-MENOZ
Régularise la température
VITREX - 27, Rue Drouot, PARIS - Pro. 03-03

PIDAULT, Armurier - **BOCHOT**, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20



ARBRES FRUITIERS
DE RAPPORT IMMÉDIAT
ROSIERS DERNIÈRES NOUV.
Toutes plantes pour parcs et jardins
PLANTS pour boisement
Catalogue franco n° 96
BACHELIER - CHARVOT
CHATEAUROUX (Indre)

UNE VOCATION OU DIPLOMATIE MODERNE, par CAMI.

— « Mon cher, disait un diplomate,
A son vieil ami, récemment,
« Mon fils, un beau jour, je m'en flatte,
« Me succédera brillamment !

« Je le pousse dans « la carrière »,
Il atteindra le premier rang !
De lui la France sera fière,
Il dépassera Talleyrand !

« Il est doué, mais sans relâche,
« Il bûche à tout moment son droit...
« Viens, surprenons-le dans sa tâche,
« Il travaille dans cet endroit... »

— « Quelle est donc cette facétie ?
Grogne l'ami, dis-moi, farceur,
Est-ce pour la diplomatie
Que ton fils s'entraîne en boxeur ? »

— « Oui, car on vient d'avoir la preuve
« Que, surpassant tout en grandeur,
« Un boxeur, vainqueur d'une épreuve,
« Est le roi des ambassadeurs ! »

Votre jardin sourira au soleil d'avril

Plantez dès maintenant vos tulipes, jacinthes et narcisses

Pour que des couleurs éclatantes ou subtiles illuminent, dès Avril, votre jardin ou votre balcon, plantez maintenant tulipes, jacinthes, narcisses et crocus : la nature fera le reste.

Un choix judicieux d'oignons à fleurs hollandais, d'espèces précoces et tardives, vous assurera un printemps fleuri, de fin Mars à Juin.

Demandez renseignements et conseils à votre marchand grainier

PUBL ELVINGER 1115

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 4e trimestre 1948.
Imprimeur no 53.